

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1810

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

## Texte

Troisième décaméron.

## Description

Copie avec corrections autographes, Poznań, Arch. Państwowe, fonds Jarocin, cote 4238.

1 CM, 3 MJ, 4 MJ, 5 MP : même main.

## Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 235-320 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 349-471.

## TROISIEME DÉCAMÉRON<sup>1</sup>

### VINGT-UNIEME JOURNÉE.

Le séjour de la Siera-Morena étoit comme on la vu, un exil pour moi, et je le supportois impatientement. J'aurois voulu être à Madrid voir le Roi que j'allois servir, la Compagnie que j'allois commander. Cependant je començois à me laisser aller aux charmes d'une vie vagabonde. Tant de sites variés, tant d'aspects tout nouveaux, pour un habitant des plaines avoient sur moi l'efet de surprises continuelles. Les récits merveilleux du chef et de Rebeca tenoient mon ame dans un état d'attente et de suspension, qui la préparoit aux impréssion[s] qu'on vouloit me donner au mouvement dont on vouloit m'agiter. Mes nuits avoient aussi leur ferie. On eût bien voulu me faire croire que les filles du chef Boemien y étoient pour quelque chose, mais j'étois sur d'être avec les princesses de Tunis, bien qu'aucune parole ne les trahit jamais. Il paroît que le chef de Gomelez les avoit autorisé à se regarder comme mes épouses, et qu'elles ne voyoient rien que de légitime dans cette union. Sans doute il eut été pour moi un motif de plus pour m'y refuser. Mais je n'étois pas dans l'âge de me montrer, casuiste rigoureux, peu des jeunes gens l'eussent été [à] ma place. En les laissant suivre leur loi, il me parut que je ne dérogeois pas trop à la miene. Telles étoient les reflexions, dont j'occupois mon esprit, lorsqu'on m'anonça que la société étoit [*sic*] rassemblée dans la grotte, je ne tardai pas à m'y rendre. On dejeuna ensuite ; le chef reprit en ces termes la suite de son histoire.

#### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN

Tandis que l'on me portoit sur mon brancard, j'avois defait une couture dans le drap noir dont j'étois couvert. Je vis que la dame étoit montée dans une litiere, drapée de noir, que son écuyer étoit à cheval, et que mes porteurs se relayoient pour aller plus vite. Nous étions sortis de Burgos par je ne sais quelle porte et nous marchames environs une heure. À près quoi l'on s'arreta devant un jardin, on y entra, et je fus enfin déposé dans un pavillon au milieu d'une salle drapée de noir et foiblement éclairée par la lueur de quelques lampes.

“ Don diegue /:dit la dame à son ecuyer:/ retirez vous, je veux encore pleurer sur ces restes adorés, aux quel ma douleur me rejoindra bientôt. ”

Lorsque la dame fut seule, elle s'assit devant moi et dit “ Barbare, voila donc où t'a conduit ton implacable fureur. Tu nous condamnas sans nous entendre, comment en repondras tu au tribunal terrible de l'éternité ? ”

En ce moment vint une autre femme, elle avoit un poignard à la main, et tout l'air d'une furie “ Où sont /:dit-elle:/ les restes infames de ce monstre à figure humaine. Je veux savoir s'il eut des entrailles. Je les veux déchirer. Je veux arracher son impitoyable cœur. Je veux l'écraser dans mes mains. Je veux assouvir ma rage. ”

---

<sup>1</sup> Cette copie de 150 p. avec corrections aut. est composée de 13 cahiers de 6 f., sauf le dernier dont 3 f. ont été déchirés.

Sur la couverture, Potocki a écrit : “ 3. Volume ”.

Le papier est bleuté avec tranches dorés ; pas de filigrane.

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f.

Il me parut alors qu'il étoit tems de me faire connoître. Je me débarassai de mon drap noir et embrassant les genoux de la femme au poignard, je lui dis " Madame ayez pitié d'un pauvre écolier qui s'est caché sous ce drap mortuaire pour échaper au fouet.

— Petit malheureux /:dit la femme au poignard:/ où donc est le corps du duc de Sidonia

— Il est /:lui dis-je:/ entre les mains du Docteur Sangro moreno, ses disciples l'ont enlevé cette nuit.

— Juste ciel /:dit la femme au poignard:/ lui seul a reconnu que le duc est mort par le poison. Je suis perdue

— Ne craignez rien /:lui dis-je:/ le docteur n'osera jamais avouer les enlevements qu'il fait au cimetiere des Capucins et ceux ci qui croient que le diable emporte les corps qui disparaissent se garderont bien de convenir que Satan ait aquis autant de pouvoir dans l'enceinte de leur couvent. "

Alors la femme au poignard me regardant d'un air severe me dit " Et toi petit malheureux qui nous répondra de ta discrétion

— Madame /:lui répondis-je:/ je dois être aujourd'hui jugé par une jonte de Théatins, présidée par un membre de l'inquisition. Sans doute ils me condamneront à recevoir mille coups de fouet. Je vous supplie de vous assurer de ma discretion en me déroband à tous les regards. " La femme au poignard, au lieu de me repondre ouvrit une trape ménagée dans un coin de la salle et me fit signe d'y descendre. J'obeis, et la trape se referma sur moi.

Je descendis un escalier très obscure qui me conduisit à un souterrain tout aussi sombre. Je heurtai contre un poteau, des chaines se présenterent sous ma main, puis mes pieds rencontrèrent une pierre sepulchrale surmontée d'une croix de métal. Ces tristes objets n'invitoient pas au sommeil mais j'étois dans l'âge heureux où l'on dort en dépit de tout. Je m'étendis sur le marbre funeraire, et je ne tardai pas à m'endormir très profondement.

Le lendemain je vis ma prison éclairée par une lampe alumée dans un autre caveau séparé du mien par des barreaux de fer. Bientôt la femme au poignard parut à la grille pour y déposer une corbeille couverte d'un linge. Elle voulut parler, mais ses pleurs l'en empecherent. Elle me fit entendre par signes que ce lieu lui rapelloit d'afreux souvenirs. Je trouvai dans sa corbeille d'abondantes provisions et quelques livres. J'étois rassuré contre la fustigation j'étois sur aussi de ne voir aucun Théatin, et toutes ces considérations firent que ma journée se passa fort agréablement.

Le lendemain ce fut la jeune veuve qui m'aporta la provision. Elle voulut aussi parler, mais elle n'en eut pas la force et se retira sans pouvoir dire un seul mot.

Le jour suivant elle revint encore. Elle avoit sa corbeille sous les bras, et la passa à travers les barreaux de la grille. Le caveau ou elle étoit avoit un grand crucifix. Elle se jeta à genoux devant cette image de nôtre sauveur et fit la prière suivante " Oh ! mon Dieu sous ce marbre réposent les restes mutilés d'un être doux et tendre. Il a sans doute prit sa place parmi les anges, dont il étoit l'image sur la terre. Sans doute il implore ta clémence pour son barbare meurtrier pour celle qui vengea sa mort et pour l'infortunée, complice involontaire et victime de tant d'horeurs. " Ensuit[e] la dame continua sa prière à voix basse, mais avec beaucoup de ferveur. Enfin elle se releva, s'aprocha de la grille, et me dit, d'un ton plus calme " Dites moi s'il vous manque quelque chose, et ce [que] nous pouvons vous faire

— Madame /:lui répondis-je:/ j'ai une tante apellée Dalanosa. Elle demeure rue des Théatins. Je voudrais bien qu'elle sut que j'existe et que je suis en sureté.

— Une pareille commision /:dit la dame:/ pouroit nous comprometre. Neanmoins je vous promés de chercher les moyens de tranquiliser votre tante.

— Madame /:lui repondis-je:/ vous etes la bonté même et l'epoux qui fit votre malheur dut sans doute être un monstre.

— Helas ! /:dit la dame:/ quelle erreur est la vôtre. Il étoit le meilleur et le plus sensible des hommes "

Le jour suivant ce fut la femme au poignard qui m'aportâ ma provision. Elle me parut moins affectée, ou du moins plus maitresse d'elle meme. " Mon enfant /:me dit-elle:/ j'ai moi même été chez votre tante elle paroît avoir pour vous la tendresse d'une mere et sans doute vous n'avez plus de

parents ” Je lui répondis que j’avois effectivement perdu ma mere, et qu’ayant eu le malheur de tomber dans l’encier de mon pere, il m’avoit pour toujours banni de sa presence.

La dame voulut avoir une explication de ce que je venois de lui dire. Je lui racontai mon histoire ; qui parut lui arracher un sourire. Elle me dit “ Mon enfant je crois que je ri[s], depuis longtems cela ne m’etoit arrivé. J’avois un fils. Il répose sous ce marbre où vous êtes assis. Je voudrois le retrouver en vous. J’ai nourri la Duchesse de Sidonia. Je ne suis qu’une femme du peuple, mais j’ai un cœur, qui sait aimer et haïr, et les personnes de ce caractere ne sont jamais a mépriser. ” Je remerciai la dame, et je l’assurai que j’aurois toujours pour elle les sentiments d’un fils.

Plusieurs semaines se passerent à peu près de la même manière, les deux dames s’acoutumerent à moi tous les jours davantage. La nourrice me traitoit comme un fils, et la duchesse avec une bienveillance extrême. Elle passoit souvent plusieurs heures au souterrain.

Un jour qu’elle paroissoit un peu moins triste que de coutume. J’osai lui demander le recit de ses infortunes. Elle se défendit long tems, enfin elle voulut bien ceder à mes instances et s’exprima en ces termes.

#### HISTOIRE DE LA DUCHESSE DE MENDINA SIDONIA.

Je suis la fille unique de Don Emanuel de Val Florida, premier secrétaire d’état, mort depuis peu, honoré des régrêts de son maitre, et m’a-t-on dit regreté même dans les cours de l’Europe alliées de nôtre puissant monarque. Je n’ai connu cet homme respectable, que dans les dernières années de sa vie.

Ma jeunesse s’étoit passée dans les Asturies auprès de ma mère ; qui séparée de son epoux dans les premières années de son mariage, vivoit chez son pere le Marquis d’Astorgas dont elle étoit unique héritiere.

J’ignore jusqu’à quel point ma mère mérita de perdre l’afection de son epoux, mais je sais que les longues peines de sa vie, eussent sufi pour expier les fautes les plus graves. La mélancolie sembloit l’avoir penetrée. Il y avoit des larmes dans son regard, de la douleur dans son sourire. Son someil même n’étoit pas exempte de tristesse. Des soupirs et des sanglots en troubloient la tranquillité. Ce n’est pas que la séparation fut entiere. Ma mère recevoit regulierement des lettres de son epoux, et lui répondit de même. Elle avoit deux fois été le voir à Madrid. Mais le cœur de cet epoux s’étoit fermé pour toujours. La Marquise avoit l’ame aimante et tendre. Elle réunit toutes ses affections sur son pere, et ce sentiment qu’elle porta, jusqu’à l’exal[t]ation mela quelque douceur à l’amertume de ses longs chagrins.

Pour ce qui me regarde je serai embarrassée à définir le sentiment que ma mere me portoit. Elle m’aimoit sans doute, mais on eut dit qu’elle craignoit de se meler de ma destinée. Bien loin de me faire des leçons, a peine osoit-elle me donner des conseils. Enfin il faut vous le dire, ayant ofensé la vertu, elle ne [se] croyoit plus digne de l’enseigner à sa fille. On laissa donc mon enfance dans une espece d’abandon qui m’eut privé des avantages d’une bonne éducation, si je n’avois eu près de moi la Girona, d’abord nourrice, et devenue ensuite ma gouvernante. Vous la connoissez, vous savez qu’elle a l’ame forte, et l’esprit très cultivé. Elle n’a rien négligé pour faire de moi la plus heureuse de[s] femmes ; mais une destinée irrésistible l’emporte sur tous ses soins. Pedro Giron mari de ma nourrice avoit été connu par un caractere [sic] entreprenant mais équivoque. Forcé de quitter l’Espagne, il s’étoit embarqué pour l’Amerique et ne donnoit plus de ses nouvelles. La Girona n’avoit eu de lui qu’un fils qui étoit mon frere de lait. Cet enfant étoit d’une beauté merveilleuse, ce qui lui fit donner le surnom d’Hermosito, qu’il garda pendant tout le court espace de sa vie. Un même lait nous avoit nourri. Nous avions souvent reposé dans le même berceau. Notre intimité ne fit que croître jusqu’à ma septieme année. Alors la Girona crut qu’il étoit tems d’instruire son fils de la diference des rangs, et de la grande distance que le sort avoit mis entre lui et sa jeune amie

Un jour que nous avions eu quelque querelle d’enfant, la Girona apella son fils et prénant un ton fort serieux, elle lui dit “ N’oubliez jamais que Mademoiselle de Val Florida est votre maitresse et la

miene et que nous sommes seulement les premiers serviteurs de la maison. ” Hermosito se le tint pour dit, il n'eut d'autres volontés que les miennes. Il mettoit même son étude à les deviner et les prévenir, cet entier dévouement paroissoit avoir pour lui des charmes inexprimables et moi je pris beaucoup de plaisir à le voir m'obéir en toutes choses.

La Girona vit bientôt les dangers de la nouvelle manière d'être qui s'étoit établie entre nous. Et se proposa de nous separer dès que nous aurions treize années. Ensuite elle n'y pensa plus et tourna son attention vers d'autres objets.

La Girona comme vous le savez a l'esprit très cultivé. De bonne heure elle mit entre nos mains quelques bons auteurs Espagnols, et nous donna une idée générale de l'histoire. Voulant aussi nous former le jugement, elle nous fesoit ressonner nos lectures et nous monroit comment on en pouvoit faire le sujet d'utiles réflexions. Il est assez ordinaire aux enfants, lorsqu'ils commencent à étudier l'histoire de se passionner pour les personages dont le rôle est le plus brillant. Dans ce cas là mon héros devoit aussitôt celui de mon jeune ami. Et si j'en changeois, il adoptoit aussitôt mon nouvel engouement.

Je m'étois si parfaitement accoutumé à la soumission d'Hermosito, que la moindre résistance de sa part m'eut fort étonné, mais cela n'étoit point à craindre et je fus de moi même obligé de mettre des bornes à mon autorité ou du moins de n'en user qu'avec prudence. Un jour je voulus avoir un coquillage brillant que je voyois au fond d'une eau claire et profonde. Hermosito s'y précipita au même instant et faillit à se noyer, une autre fois voulant atteindre un nid dont j'avois envie, une branche se rompit sous lui et il se fit beaucoup de mal. Depuis lors je mis de la circonspection à témoigner mes désirs, mais je trouvois qu'il étoit beau d'avoir un si grand pouvoir et de n'en point user. Ce fut là, si je m'en rappelle bien mon premier mouvement d'orgueil. Je crois en avoir eu quelques autres depuis

Ainsi se passa notre treizième année. Le jour qu'Hermosito l'eut finie, sa mère lui dit : “ Mon fils ! aujourd'hui nous avons célébré le treizième anniversaire de votre naissance. Vous n'êtes plus un enfant et vous ne pouvez plus être aussi rapproché de Mademoiselle que vous l'avez été jusqu'à présent demain vous partirez pour vous rendre en Navare auprès de votre grand père. ”

La Girona n'eut pas plutôt achevé sa phrase qu'Hermosito donna des marques du plus affreux désespoir. Il pleura, s'évanouit, reprit ses sens pour pleurer encore. Quant à moi, je le consolais plus que je ne partageois sa peine. Je le regardois comme un être tout à fait dépendant de moi, qui pour ainsi dire ne respiroit qu'avec ma permission. Je trouvois son désespoir une chose très naturelle, mais je ne croyois point lui devoir le moindre retour. J'étois aussi trop jeune et trop accoutumée à le voir pour que sa merveilleuse beauté pu faire sur moi quelque impression.

La Girona n'étoit point de ces personnes que l'on pu toucher par des pleurs. Celles d'Hermosito furent inutiles, il lui falut partir, mais au bout de deux jours son muletier vint d'un air fort affligé, nous dire qu'en passant par un bois, il avoit pour un instant quitté ses mules et qu'en revenant il n'avoit plus retrouvé le garçon, qu'il avoit vainement appelé, puis cherché dans la forêt et qu'apparemment le loup l'avoit mangé. La Girona parut moins affligée que surprise. “ Vous verrez /:dit elle:/ que ce petit obstiné nous reviendra ” Elle ne se trompoit point. Bientôt nous vîmes revenir le jeune fugitif. Il embrassa les genoux de sa mère et lui dit : “ Je suis né pour servir Mademoiselle de Val Florida, et je mourirai si l'on veut m'éloigner de la maison. ”

Peu de jours après, la Girona reçut une lettre de son mari, qui depuis long tems ne donnoit plus de ses nouvelles. Il informoit sa femme de la fortune qu'il avoit fait à la Vera-Cruz, et témoignoit le désir d'avoir son fils auprès de lui. La Girona qui vouloit à tout prix éloigner Hermosito ne manqua pas d'accepter la proposition.

Hermosito depuis son retour ne demeuroit plus au château. On l'avoit logé dans une ferme que nous avions sur le bord de la mer [*sic*]. Un matin sa mère alla l'y trouver, et le força de s'embarquer sur le bateau d'un pêcheur qui s'étoit engagé de le conduire à bord d'un vaisseau Américain. Hermosito pendant la nuit se jeta à la nage et gagna la côte. La Girona le força de se rembarquer encore. C'étoient autant des sacrifices qu'elle fesoit à son devoir. Il étoit aisé de voir combien ils coutoient à son cœur. Tous les événements que je viens de rapporter s'étoient suivis de très près, ensuite il en

survint de fort tristes. Mon grand pere tomba malade. Ma mere depuis long tems consumée par une maladie de langueur confondit son dernier soupir avec celui de [*sic*] Marquis d'Astorgas.

Mon pere avoit tous les jours été attendu dans les Asturies, mais le Roi ne pu se resoudre à le laisser partir et l'état des affaires ne permettoient pas son éloignement. Le Marquis de Val Florida écrivit à la Girona dans les termes les plus touchants et lui ordonna de m'amener à Madrid en toute hâte. Mon pere avoit pris à son service tous les domestiques de Marquis d'Astorgas, dont j'étois la seule héritiere, il se mirent en route avec moi et me composerent un cortege très brillant. La fille d'un secrétaire d'état est d'ailleurs assez sûre d'être bien accueillie d'un bout d'Espagne à l'autre. Les honneurs que je reçus dans ce voyage contribuerent je crois à faire naître en moi les sentiments ambicieux qui depuis ont décidé de mon sort. J'éprouvais un[e] autre sorte d'orgueil en aprochant de Madrid. J'avois vu la marquise de Val Florida aimer, idolâtrer son pere, ne respirer n'exister que pour lui, et me traiter avec une sorte de froideur.

A présent j'allois avoir un pere à moi, je me prometois de l'aimer de toute mon ame. Je voulois même contribuer meme à son bonheur. Cette espoire me rendoit fiere. J'oublois mes quatorze ans, je me croyois une grande personne.<sup>2</sup>

Ces idées flateuses m'occupoient encore lorsque ma voiture entra dans la porte de nôtre hôtel. Mon pere me reçut au bas de l'escalier et me fit mille tendres caresses. Bientot une ordre du roi l'apella à la cour. Je me retirai dans mon appartement mais j'étois fort agitée, et je passai la nuit sans dormir

Le lendemain matin mon pere me fit appeller. Il prenoit son chocolat et me fit déjeuner avec lui. Ensuit il me dit " Ma chère Eleonore, mon interieur est triste, et mon humeur en est devenu un peu sombre, mais puisque vous m'etes rendue j'espère voir désormais des jours plus serains, mon cabinet vous sera toujours ouvert, aportez y quelque ouvrage de femme. J'ai un cabinet plus retiré pour les conférences et le travail secret, je chercherai au milieu des affaires, des intervalles pour causer avec vous, et j'espère en ce[s] doux entretiens retrouver quelque image du bonheur domestique, que j'ai depuis si longtems perdu. " Après avoir ainsi parlé, le marquis sonna, son secrétaire entra portant deux corbeilles, dont l'une renfermoit les lettres arrivées ce jour la, l'autre les lettres arrivées [*sic*] dont on avoit retardé l'expedition.

Je fus une heure dans ce cabinet et puis je revins pour celle du diné. J'y trouvois quelqu'uns des amis intimes de mon pere, employés comme lui aux affaires les plus importantes. Ils en parlerent devant moi sans se gener beaucoup. À leurs graves entretiens je mélai des mots naïfs, qui les amuserent. Je crus m'apercevoir qu'ils interessoient mon pere et mon courage s'en acrut. Le lendemain je me rendis dans son cabinet des que je sus qu'il y étoit. Il prenoit son chocolat et me dit d'un air satisfait " C'est aujourd'hui Vendredi nous aurons des lettres de Lisbonne. " Ensuite il sonna. Le secretaire aporta les deux corbeilles. Mon pere fouilla d'un air empressé dans celle des nouveautés. Il en tira une lettre qui contenoit deux feuilles. L'une chiffrée qu'il rémit à son secrétaire, l'autre écrite qu'il se mit à lire lui même avec un air de complaisance et d'une tendre bienveillance. Tandis qu'il étoit occupé de cette lecture, j'avois pris l'enveloppe de la letre, et j'en considérois le cachet. Il étoit enrichi d'une toison chargé d'un bonet ducal. Helas ces pompeuses armoiries devoient un jour être les mienes. Le jour suivant vint la poste de France, et successivement toutes les autres mais aucune n'interessa mon pere autant que celle de Portugal.

Lors donc que la semaine fut révolue. Comme mon pere prenoit son chocolat je lui dis " C'est aujourd'hui Vendredi nous aurons la poste de Lisbonne. " Le secrétaire entra, je courus fouiller dan la corbeille j'en tirai la lettre favorite et j'allai la présenter a mon pere, qui pour m'en recompenser m'embrassa tendrement.

Je repetai le mêm manege plusieurs Vendredis de suite. Ensuite un jour [je] m'enhardis jusqu'à demander à mon pere, ce que c'étoit que cette lettre qu'il distinguoit de tous les autres " Cette lettre /:me répondit-il:/ est de notre ambassadeur a Lisbonne du Duc de Medina Sidonia mon ami, mon bienfaiteur, et plus que tout cela. Car je crois de bonne fois que mon existence est attachée à la siene.

---

<sup>2</sup> *Biffé* : Cependant je n'avois pas quatorze ans finis.

— En ce cas /:lui dis-je:/ cet aimable Duc a le droit de m’interesser et je dois chercher à le connoître. Je ne vous demande pas ce qu’il vous écrit en chiffres. Mais je vous prie de me lire la feuille écrite en lettres vulgaires. ” Cette proposition parut metre mon père dans une colere veritable. Il me traita d’enfant gâté, volontaire et remplie de fantaisies. Il me dit encore d’autres choses fort dures ensuite il se radouci et non seulement il me lut la lettre du Duc de Sidonia, mais il m’en fit présent. Je le lû haut [*sic*] et je vous l’apporterai la première fois que je vous verrai.

Comme le Boemien en étoit à cet endroit de sa naration, on vint le chercher pour les interêts de la horde et nous ne le revimes plus de la journée

## VINGT-DEUXIEME JOURNÉE.

Le déjeuner nous rassembla tous d’assez bonne heure. Le chef Boemien se trouvoit de loisir et Rébeca le pria de reprendre la suite de son histoire. Ce qu’il fit en ces termes.

### SUITE DE L’HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN

La duchesse m’aporta efectivement la lettre dont elle m’avoit parlé la veille. Elle étoit ainsi conçue.

Le Duc de Medina Sidonia au Marquis de Val Florida.

Vous trouverez cher ami dans la dépeche chiffrée. La suite de nos négociation. Ici je veux encore vous parler de la cour dévotte et galante où je suis condamné de vivre. Un de mes gens doit porter cette lettre à la frontiere, ce qui fait que je m’etenderai sur ce sujet avec plus de confiance

Le Roi don Pedre continue à faire des couvents, le Théâtre de ses galanteries il a quitte l’abesse des Ursulines pour [la] priere [*sic*] des visitandines. Sa Majesté veut que je l’accompagne dans ses amoureux pelerinages, et pour le bien des affaires il faut m’y preter. Le Roi se tient chez la prieure séparé d’elle par une grille ménaçant, qui par un mécanisme secret peut dit on s’abesser sous la main toute puissante du Monarque

Nous autres sommes répandus en d’autres parloirs, dont les plus jeunes recluses nous font les honneurs. Les Portugais trouvent un extreme plaisir à la conversation des religieuses qui d’ailleurs n’a guere plus de sens que le ramage des oiseaux en cage à qui elles ressemblent, d’ailleurs par la cloture ou elles vivent. Mais la touchante paleur de ces vierges sacrées, leurs dévots soupirs, les tendres applications qu’elles font du l’engage de la pitié [*sic*], leur demi-naïveté et leurs vagues désirs voila sans doute qui charment les seigneurs Portugais, et ce qu’ils ne trouveroient pas chez les Dames de Lisbone.

D’ailleurs tout dans ces retraites porte à l’yvresse de l’ame et des sens. L’air qu’on y respire est embaumé, les fleurs y sont entassées devant les images des saints. L’œil au delà des parloirs entrevoit des dortoirs solitaires, egalemment parés et parfumés. Les sons de la guitare profane s’y confondent avec les acordes des orgues sacrées, et couvrent le doux chuchotage de jeunes amants, collés aux deux côtés d’une grille.

Pour moi je puis pendant quelques instants me mêler à ces tendres folies, mais ensuite les propos caressants de passion et d’amour ne tardent pas à me rapeller des idées de crime et de meurtre, je n’ai pourtant jamais commis qu’un meurtre. J’ai tué un ami qui avoit sauvé vos jours et les miens. Les belles manières du beau monde ont amené ces événements funestes, qui ont fletri ma vie, j’étois alors dans cet âge d’évanouissement [*sic*] où l’ame s’ouvre au bonheur ainsi qu’à la vertu. Sans doute la miene se fut ouverte à l’amour. Mes [*sic*] ces sentiments ne put naitre au milieu de si cruelles impressions, je n’entendois pas parler d’amour que je ne visse mes mains teintes de sang.

Cependant je sentois le besoin d’aimer ce sentiment qui dans mon cœur fut devenu de l’amour, devint une bienveillance générale qui cherchoit à se repandre autour de moi.

J'aimai mon pays. J'aimai surtout ce bon peuple espagnol, si fidele à son culte, à ses Rois, à sa parole. Les Espagnols me rendoient amour pour amour et la cour trouva que l'on m'aimoit trop. Depuis lors dans un exile honorable, j'ai pu servir mon pays, j'ai pu quoique de loin faire quelque bien a mes vassaux. L'amour de ma patrie et de l'humanité a rempli mon existence des sentiments assez doux

Pour ce qui est de cet autre amour dont se fut embelli le printems de ma vie. Quel bien pourrais-je attendre aujourd'hui. Je l'ai résolu je serai le dernier de Sidonia. Je sais que les filles des grands ambitionent de s'unir à moi, mais elles ignorent que le don de ma main est un dangereux présent. Mon humeur ne peut s'acomoder aux mœurs du jour. Nos peres ont vu dans leurs epouses les dépositaires de leur bonheur et de leur honneur. Le poignard et le poison etoient dans l'antique Castille la punition de l'infidelité. Je suis loin de blamer mes ancetres, je ne voudrois pas être dans le cas de les imiter, et comme je vous l'ai dit il vaut mieux que ma maison finisse en moi

Comme mon pere étoit à cet endroit de la lettre il parut hésiter et ne vouloir pas en continuer la lecture, mais je fis si bien qu'il l'a réprit et lut ce qui suit

Je me rejouis avec vous du bonheur que vous trouvez dans la société de l'aimable Eleonore. La raison à cet âge doit avoir des formes bien séduisantes. Ce que vous en dites me prouve que vous etes heureux et me rende heureux moi même...

Je ne pus en entendre davantage. J'embrassai les genoux de mon pere, je fesois son bonheur, j'en étois sûre. J'étois transportée de plaisir. Lorsque ces premiers moments de joye se furent passes je demandai quel âge avoit le Duc de Sidonia " Il a /:me dit mon pere:/ cinq ans de moins que moi c'est-à-dire trante cinq, mais /:ajouta-t-il:/ c'est une de ces figures qui restent long tems jeunes. "

J'étois dans cet âge où les jeunes filles n'ont point encore porté leurs idées sur l'âge des hommes ; un garçon qui n'eut eu comme moi que quatorze ans ne m'eut paru qu'un enfant tout à fait indigne de mon attention. Mon pere ne paroissoit point vieux et le duc etant plus jeune que mon pere me sembloit devoir être un jeune homme. Ce fut l'idée que j'en pris alors et dans la suite elle contribua à décider mon sort

Ensuite je demandois ce que c'étoient que ces meurtres dont parloit le duc. Ici mon pere devint très sérieux. Il donne quelques instants à la reflexion et puis il me dit " Ma chère Eleonore ces evenemens ont un raport intime avec la séparation que vous avez vu exister entre votre mère et moi. Je ne devrois peut etre pas vous en parler, mais tot ou tard votre curiosité s'y porteroit d'elle même, plus tot que de la laisser s'exercer sur un sujet aussi delicat qu'affligeant, j'aime mieux vous en instruire moi-même. " Après ce préambleme [*sic*] mon pere me fit l'histoire de sa vie et la commença en ces termes

#### HISTOIRE DU MARQUIS DE VAL FLORIDA.

Vous savez que la maison d'Astorgas a fini dans la personne de votre mere. Cette maison et celle de Val Florida étoient le[s] plus anciennes dans les Asturies, et le vœux général de la province, me destinoit la main de Mademoiselle d'Astorgas. Acoutumé de bonne heure à cette idée nous avions pris l'un pour l'autre les sentiments qui peuvent rendre un mariage heureux. Diverses circonstances retarderent cependant nôtre union et je ne me mariaï que l'âge de vingt cinq ans finis.

Six semaines après celle de nôtre noce je dis à mon épouse que tous mes ancetres ayant exercé la profession des armes, je croyois que l'honneur me prescriv[ai]t de suivre leur exemple, et que d'ailleurs il y avoit en Espagne beaucoup des garnisons, où nous passerions notre tems plus agréablement que dans les Asturies. Madame de Val-Florida, me répondit, qu'elle seroit toujours de mon avis dans les choses, où je croirois mon honneur interessé. Il fut donc decidé que je servirois. J'en écrivis en cour et j'obtins une compagnie de Cavallerie dans le regiment de Medina Sidonia. Il etoit en garnison à Barcellona et c'est la que vous êtes née.

À cette époque la guere se faisoit encore en Portugal, ou plutot elle y languissoit. La cour de Madrid avoit trop de hauteur pour reconnoitre les Bragance, et pas assez d'énergie pour les posseder



[sic]. Don Louis de Haro plus habile que son oncle Olivarez avoit néanmoins une partie de ses défauts, il étoit à la vérité moins négligent. Moins absorbé dans les intrigues de la cour, mais sa lenteur, et son hésitation avoit souvent fait beaucoup de mal. De tems à autre il fesoit entrer un corps en Portugal, mais bientôt il lui paroissoit qu'il seroit mieux employé ailleurs. On retiroit une partie des forces et bientôt le corps lui même étoit obligé d'évacuer le sol Portugais.

À une de ces époques d'activité on fit entrer en Portugal un corps de douze mille hommes et nôtre régiment en fesoit partie. Un autre corps devoit attaquer les Provinces du Nord, et des bandes Vallones metre à contribution, le petit Royaume des Algarves les Portugais sacrifierent habilement les extremités de leur pays, et reunirent leurs forces contre nous. Nous entrames du côté de Badajoz et nous marchâmes sur Elvas, et bientôt nous trouvames les Portugais forts de près de vingt mille hommes. Don Estevan Lara nôtre Général, présenta le combat sans s'être beaucoup informer des forces de l'ennemi. Il eut néanmoins la prudence de former une forte ariere-garde, dont nôtre regiment fesoit partie. Sur la fin du jour on vit paroître des colonnes Portugaises de troupes toutes fraîches, et les nôtres furent mises en désordre. En cet instant un héros nous aparut. Il étoit dans la fleur de la jeunesse et couvert d'armes éclatantes. " A moi /:dit il:/, je suis votre Colonel. Le Duc de Sidonia " Certes il fit bien de se nomer, car peut être nous l'eussions pris pour l'ange des batailles, ou pour quelque autre prince de l'armée celeste. Son air avoit reellement quelque chose de divin. Notre regiment fut comme inspiré, et l'enthousiasme se comunique [sic] à tout ce qui composoit l'arriere garde. On fondit sur l'ennemi qui fut aussitôt dispersé. La nuit favorisa la retraite et nous restames maitres du champ de bataille.

J'ai lieu de croire qu'après le Duc ce fut moi qui fis les plus belles actions. Du moins j'en reçus un témoignage très flateur par l'honneur que me fit mon illustre colonel de me demander mon amitié. De sa part ce n'étoit point un vain compliment, nous devinmes véritablement amis, sans que ce sentiment prit chez le Duc aucun caractere de protection, ni chez moi quelque teinte d'infériorité. On reproche aux Espagnols une certaine gravité qu'ils metent dans leurs manières. Mais c'est pourtant en évitant la familiarité que nous savons être fiers sans orgueil, et respectueux avec noblesse.

Le champ de bataille que nous avons gardé, toute la nuit et le jour suivant ne rendoit pas nos affaires beaucoup meilleurs. L'ennemi s'étoit formé à trois lieues d'Elvas et comptoit nous attaquer de nouveau. Nôtre général prit une position sur les hauteurs de Bourgo Leon, et les Portugais se déciderent à envoyer des détachements au secours de leurs provinces du Nord et du Midi.

Alors des revoltes éclaterent en Catalogne. Don Sanche reçut l'ordre de s'y porter avec la moitié de son corps. En même tems le Roi donna au Duc de Sidonia le rang de lieutenant général, et la commissions périlleuse de se maintenir à tout prix sur le territoire Portugais et d'attendre des secours. Il y a aparence, que l'on vouloit s'épargner la honte d'une retraite entière. J'ai cependant aussi des raisons de croire que ce projet fut dicté par les ennemis de la maison de Sidonia

Le Duc sentit bien le danger de sa situation il ne lui restoit que cinq mille hommes avec les quels il se fortifia comme il put. Il me nomma son quartier-maitre, et je remplis cette charge, j'ose le dire, avec zele. Lorsque les Portugais furent informés de la diminuation de nos forces, il se rassemblèrent de nouveau et nous entourerent de maniere, à ce que nous ne pouvions leur échaper, néanmoins ils n'osoient pas nous attaquer.

Bientôt la France prit ouvertement sous sa protection les revoltés de Catalogne. On se décida à Madrid à proposer une treve au Portugal mais il falloit auparavant degager le Duc. Un courier Espagnol qui eut bien de la peine à parvenir jusqu'à nous nous informa de l'état des affaires. Mais ce n'étoit pas tout que d'avoir la permission de quitter notre poste. Il falloit passer au travers des Portugais, qui avoient détruit les chemins pallisadé la sortie des gorges et armé le peuple des environs. Nous reçumes des secours d'un côté où nous ne les atendions pas.

Van berg Colonel des Bandes vallones ayant assez désolé le royaume des Algarves se retiroit sur<sup>3</sup> Il apprend la situation du Duc, force de marche, fond sur les lignes portugaises, et nous degage

---

<sup>3</sup> Un espace libre a été ménagé.

complètement d'un côté. Le duc en profite, et dès le lendemain nous étions à Badajoz sans avoir perdu un canon et seulement trois cents hommes. Les vallons de Vanberg y entrèrent avec nous.

Dès que nous eûmes pris nos quartiers. Le Duc vint chez moi et me dit " Mon cher Val Florida le nombre de deux est je le sais celui qui convient à l'amitié, on ne peut le passer sans blesser ses saintes loix, mais je crois que le service éminent que Van-berg nous a rendu mérite une exception. Nous lui devons je crois l'offre de votre amitié comme de la miene et par là l'admettre en tiers dans le nœud qui nous lie. " Je fus de l'avis du Duc qui se rendit chez Vanberg et lui fit des offres d'amitié avec une solennité, qui répondoit à l'importance qu'il attachoit au titre d'ami. Vanberg en parut surpris. " Monsieur Le Duc /:lui dit-il:/ Votre excellence me fait beaucoup d'honneur. Mais j'ai l'habitude de m'enivrer presque tous les jours. Quand par hasard je ne suis pas sou, je joue le plus gros jeu que je puis. Si vôtre Excellence n'a pas les memes habitudes, je ne crois pas que nôtre liaison puisse être de quelque durée "

Cette réponse déconcerta le Duc, mais elle le fit rire. Il assura Vanberg de tout[e] son estime et lui promit de s'employer à la cour pour qu'il fut récompensé d'une manière éclatante. Mais Vanberg vouloit des récompenses lucratives. Le Duc partit pour Madrid. Il obtint pour notre liberateur la baronie de Deulen située dans l'arrondissement de Malines. On me donna le grade de lieutenant colonel, enfin nous fumes tous récompensés. Le Duc désiroit avoir la charge de Colonel général de Cavallerie. On lui en promit la survivance. En consequence il se proposa de passer l'hyver à Badajoz d'y exercer son régiment de son petit corps [sic] il le remit au comendant de la province plus ancien lieutenant général que lui.

Chacun s'arangea donc pour passer l'hyver à Badajoz. Madame de Val Florida vint m'y joindre, elle aimoit le monde, et je me fis un plaisir d'ouvrir ma maison aux principaux officiers de l'armée. Mais le Duc et moi, nous préniions peu de part au tumulte de la société. Des occupations serieuses remplissoient tous nos moments. La vertu du jeune Sidonia étoit son idole, le bien public sa chimere. Nous fesiions une étude particuliere de la constitution de l'Espagne, et beaucoup des plans pour sa prospérité future, pour rendre les Espagnols heureux ; nous voulions d'abord leur faire aimer la vertu, et ensuite le[s] détacher de leur interet ce qui nous paroissoit très facile. Nous voulions aussi ranimer, l'antique esprit de chevalerie. Un Espagnol devoit être aussi fidele à son épouse qu'au Roi et chacun devoit avoir un frere d'armes. Mais j'étois déjà celui du Duc. Nous n'étions pas éloignés de croire, que le monde s'entretenoit un jour de nôtre amitié. Et qu'à notre exemple les ames honestes se prenant ainsi [par] deux, rendroit à l'avenir les chemins de la vertu plus faciles et plus sûres. Ma chere Eleonore j'aurois honte de vous parler de ces folies. Mais depuis longtems on a fait l'observation. Les jeunes gens, qui ont donné dans les travers de l'enthousiasme, peuvent ensuite devenir des hommes utiles et grands. Au contraire les jeunes Catons refroidis encore par l'âge ne peuvent plus s'élever au dessus des strictes calculs de l'intéret. Leur ame retrécit leur esprit et les rend tout à fait, incapables des conceptions qui constituent l'homme d'état ou l'homme utile à ses semblables. Cette règle souffre peu d'exceptions.

Ainsi livrant nôtre imagination à de vertueux écarts. Le Duc et moi nous espériions réaliser en Espagne les régnes de Saturne et de Rhée. Mais pendant ce tems la Vanberg y ramenoit réellement l'âge d'or. Il avoit vendu sa baronie de Deulen à un Livrancier de l'armée apellée Walter Wandyk, et en avoit tiré cent soixante mille piastre fortes et en espee sonante. Alors il avoit déclaré et s'étoit engagé sur sa parole d'honneur non seulement de dépenser tout cet argent pendant les deux mois de nôtre quartiere d'hyver, mais encore de faire dix mille piastre de detes. Nôtre prodigue flamand trouva ensuite que pour satisfaire à sa parole, il lui falloit depenser environs cinq mille cinq cent piastres par jour, ce qui n'étoit pas très facile dans une ville com[me] Badajoz. Il craignit de s'être avancé trop légèrement. On lui présenta qu'il pouvoit employer une partie de son argent à secourir les miserables et faire des heureux. Mais Vanberg rejeta cette idée. Il disoit qu'il s'étoit engagé à depenser et non pas à donner, et que sa délicatesse ne lui permettoit point de détourner pour des bienfaits la moindre partie de cet argent. Son jeu même n'y pouvoit entrer, car il avoit la charue [sic] de gagner, et l'argent perdu n'étoit pas de l'argent dépensé.

Un si cruel ambaras parut affecter Vanberg. Il eut quelques jours l'air préoccupé. Il trouva un biais

qui lui parut metre son honneur à couvert. Il rassembla tout ce qu'il put trouver de cuisiniers, musiciens, comédiens et d'autres personnes d'une profession encore plus joyeuse. Il donnoit de grands repas le matin, bal et comédie le soir, et des cocagnes devant la porte de son hôtel. Et si malgré tous ses soins on n'avoit pû dépenser le[s] cinq mille cinquante [*sic*] piastre, il fesoit jeter le restant par la fenetre, disant qu'une pareille action ne dérogeoit point à la prodigalité.

Lorsque Van-Berg eut ainsi mis sa conscience en repos, il reprit toute sa gaité. Il avoit beaucoup d'esprit naturel et en mettoit infiniment, à défendre ses bizarres travers, sur les quels on l'ataquoit par tout. Ce plaidoyer au quel il s'étoit souvent exercé, donnoit à sa conversation quelque chose de brillant, et le distinguoit sur tout de nous autres Espagnols, qui avons tous beaucoup de reserve et de serieux.

Van Berg venoit souvent chez moi, aussi bien que les autres officiers de dist[i]nction. Mais il venoit aussi dans les moments, où je n'y étois pas. Je le savois et n'en pris point d'ombrage. J'imaginois qu'un excès de confiance, lui persuadoit qu'il étoit le bien venu partout et à toutes les heures. Le public fut plus clairvoyant et des bruits injurieux à mon honneur ne tarderent pas à se répandre. Je les ignorois, mais le Duc en étoit informé. Il savoit combien j'étois attaché à mon épouse, et l'amitié qu'il avoit pour moi le fesoit souffrir à ma place.

Un matin le Duc se rendit chez Madame de Val Florida, se jeta à ses genoux, la conjura de ne point oublier ses devoirs et de ne plus voir Van-Berg, dans les moments, où elle sera seule. Je ne sais trop ce qu'on lui répondit. Mais Van-Berg y passa la matinée et sans doute fut informé des vertueuses exhortations qu'on avoit faite à Madame de Val Florida.

Le Duc se rendit chez Van Berg avec l'intention de lui parler sur le même ton, et de le ramener à des sentiments plus conformes à la vertu. Il ne le trouva point chez lui et revint dans l'après-dîné. Sa chambre étoit remplie de monde, mais Vanberg étoit seul assis à une table de jeu et remuant des [dés] dans un corne[t], je m'y trouvois aussi et je causois avec un jeune Fonsèque beau frere du Duc, époux cheri d'une sœur que le Duc chérissoit.

Sidonia aborda Van Berg d'un ton amical et lui demanda en riant des nouvelles de sa dépense

Van-Berg lui jeta un regard plein de couroux et dit “ Je fais de la dépense pour recevoir mes amis et non pas les malhonetes gens, qui se mélangent de ce qui ne les regarde pas.

— Est ce moi /:dit le Duc:/ qu'on peut appeler un malhonete homme, Vanberg retractez ce propos.

— Je ne me retracte point /:dit Fan Berg:/

— Non /:dit le duc:/ Vous avez sauvez mon honneur et celui d[e l]'Espagne, mon bras se refuse à vous oter la vie. ” Van Berg prononça le mot<sup>4</sup> de lache. Le duc lui jeta son gand au visage en lui disant “ à outrance ”.

La sale étoit remplie des amis de Vanberg qui en avoit réellement plus que nous. Il se fit une grande rumeur. Il étoit alors d'usage dans les duels d'avoir beaucoup de Secondants qui se batoient entre eux pendant le combat des pri[n]cipaux adversaires ou même à près. Fonseque et moi nous fûmes les deux secondants du Duc et nous eûmes chacun deux secondants. Van-Berg prit de son côté six flamands. On alla sur les bords du<sup>5</sup> dans une plaine très propre à ce genre de combat.

Van Berg reçut un coup mortel, deux flamands voulurent le venger, mais selon l'usage établi il falloit d'abord, qu'ils nous eussent mis hors de combat le Duc d'Aguilar [*sic*] et moi. C'est ce qu'ils firent. Fonseque fût tué et je fus dangereusement blessé. Sidonia tua nos deux adversaires et ne reçut qu'une légère blessure. Les autres secondants se batirent entre eux. Un seul resta en état de se mesurer avec le duc, qui le jeta sur le carrau. On entera les uns, on portat les autres dans leur lit, et le duc le seul qui fut en état de marcher étoit le plus à plaindre. Il imaginoit sa Sœur chérie lui reprochant la mort de son epoux, moi mourant ; tout cela par zele pour la reputation de mon épouse qu'il avoit à jamais perdue.

Vanberg étoit donc mort, et j'étois mourant. Je fus pourtant sauvé. Votre mère en me soignant,

---

<sup>4</sup> *Surch.* : nom

<sup>5</sup> Un espace libre a été ménagé.

avoit répandu beaucoup de larmes que j'attribuois à l'interet qu'elle prenoit à mes jours. Mais lorsque je fus guéri ses larmes ne tarissoient point, et je ne savois plus à quoi les attribuer. J'ignorois aussi ce qui avoit pu donner lieu à la querelle du Duc et de Vanberg et je me tuois à le demander à tout le monde enfin quelqu'un de charitable eut pitié de moi et m'instruisit de tout ce que j'aurois voulu ignorer. Je m'étois persuadé, je ne sais sur quel fondement, que ma femme ne pouvoit aimer que moi. Je fus plusieurs jours avant de pouvoir me convaincre du contraire. Enfin quelques circonstances m'ayant donné de nouvelles lumieres, j'allois chez madame de Val-Florida et je lui dis " Madame on m'écrit que vôtre père est malade, je crois qu'il seroit convenable que vous fussiez auprès de lui. Votre fille d'ailleurs demande vos soins, et c'est en Asturies que vous devez vivre désormais. " Madame de Val Florida baissa les yeux et recut son arêt avec résignation. Vous savez comment nous avons vécu depuis. Vôtre mere avoit mille qualités estimables et même des vertus aux quelles j'ai toujours rendu justice...

La guere recommença au printems et nous la fimes en gens d'honneur, mais non plus avec le même cœur qu'auparavant. Nous avions réssentis les premières atteintes du malheur. Le Duc avoit eu beaucoup d'estime pour le courage et les talents militaires de Vanberg. Il se reprocha ce zele outré pour mon repos qui l'avoit troublé d'une manière aussi cruelle. Il aprit qu'il ne sufisoit pas de faire le bien, et qu'il falloit encore savoir le faire. Quant à moi combien [*sic*] des époux je renfermois mes douleurs, et je les ressentois d'autant plus vivement. Nous ne faisons plus de projets pour la prosperite de l'Espagne.

Enfin Don Louis de Haro conclud la fameuse paix des Pirenées. Le Duc prit le partie de voyager. Nous vimes ensemble l'Italie, la France, l'Angleterre. À nôtre retour mon noble ami entra dans le conseil de Castille et je fus fait rapporteur du même conseil.

Les voyages et quelques années de plus, avoient muri l'esprit du Duc. Non seulement il etoit revenu de[s] vertueux écarts de sa jeunesse, mais il avoit aquis infiniment de prudence. Le bien public n'étoit plus sa chimer, il etoit encore sa passion. Mais il savoit qu'on ne peut le faire tout à la fois qu'il faut y préparer les esprits et cacher soigneusement ses moyens et son but. Sa circonspection étoit telle qu'il sembloit au conseil, n'avoir jamais un avis à lui, et suivre ceux des autres. C'étoit lui cependant qui les avoit inspirés. Le soin que le Duc prenoit de cacher ses talents et d'en dérober la connoissance, ne servoit qu'à le faire ressortir davantage. Les Espagnols le devinerent, et l'aimerent, et la cour en conçut de la jalousie. On ofrit au Duc l'ambassade de Lisbonne. Il vit bien qu'on ne lui permettoit pas de refuser il accepta, mais à condition que je serai Secrétaire d'état. Depuis je ne le [*sic*] plus vu, mais nos cœurs sont restés unis.

Comme le Boemien en etoit à cet endroit de son récit, on l'apella pour les interets de la horde et nous ne le revimes plus de la journée.

## VINGT TROISIEME JOURNÉE

On se rassembla d'assez bonne heure et le Boemien se trouvant de loisir reprit en ces termes la suite de son histoire.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN.

La duchesse de Sidonia à près m'avoir conté l'histoire de son pere fut ensuite plusieurs jours sans venir, et ce fut la Girona qui m'aporta la corbeille. Elle m'aprit aussi que mon affaire etoit arrangée, grace à mon grand oncle le Théatin Fra<sup>6</sup> dans le fond on étoit bien aise que je fusse échapé. Le décret

---

<sup>6</sup> Un espace libre a été ménagé.

du saint office, ne parloit que d'imprudence et d'une pénitence de deux ans. On ne m'avoit même designé que par les premières lettres de mon nom. La Girona me dit de la part de ma tante Dalanosa que j'eusse à me cacher pendant ces deux années, et qu'elle se rendroit à Madrid, où elle s'occupoit des revenus de la Quinta, c'est-à-dire de la ferme, dont les revenus m'étoient assignés.

Je demandai à la Girona si elle pensoit que je dusse passer ces deux années dans le souterrain, où j'étois ? Elle me repondit que ce seroit le plus sûr, et que d'ailleurs sa sureté à elle demandoit des précautions.

Le lendemain ce fut la duchesse qui vint et j'en fus charmé, par ce que je l'aimois mieux que son altiere nourrice. Je voulois aussi savoir la suite de son histoire. Je la lui demandai, et elle la réprit en ces termes

#### SUITE DE L'HISTOIRE DE LA DUCHESSE DE SIDONIA.

Je remerciai mon pere de la confiance qu'il m'avoit témoignée en me faisant part des evenemens les plus remarquables de sa vie. Et le vendredi suivant je lui remis encore la lettre du Duc de Sidonia. Il ne me la lut point, non plus que toutes celles qu'il reçut depuis ; mais il me parloit souvent de son ami et je voyois que nulle conversation ne pouvoit l'interessier autant.

Quelque temps à près j'eus la visite d'une dame veuve d'un Officier. Son pere etoit né vassal du Duc, et elle reclamoit un fief relevant du duché de Sidonia. Il ne m'etoit jamais arrivé d'accorder ma protection. Je fus flatée de l'occasion qui s'en presentoit. Je fis un mémoire où je deduisis les droits de la veuve, avec beaucoup de précision et de clarté. Je le<sup>7</sup> ai portai à mon père qui en fut content et l'envoya au Duc, j'avois prévu qu'il le feroit. Le Duc fit droit aux prétentions de la veuve, et m'écrivit une lettre toute remplie de compliments, sur ma raison supérieure à mon âge. En efet je ne négligeois rien pour cultiver et mon esprit et ma raison. J'y étois aidée par les lumieres de la Girona qui en a infiniment. Deux années se passerent ainsi.

J'avois seize ans faits, lorsqu'un jour que j'étois chez mon père, j'entendis du bruit dans la rue, et comme les aclamations d'un peuple atroupé. Je courus à la fenetre, je vis beaucoup de peuple en tumulte, et comme conduisant en triomphe un carosse doré sur le quel je reconnus les armes de Sidonia

Une foule d'hidalgos et de pages se précipiterent aux portières, et je vis sortir du carosse un homme de la figure la plus avantageuses. Il étoit en habit Castillan que nôtre cour venoit d'abandoner. C'est à dire qu'il avoit la fraise, le manteau court, le panache, et ce qui relevoit encore la beauté de ce costume, étoit la toison enrichie de brillants qui brilloient sur sa poitrine. " Ah c'est lui /:s'écria mon père:/ je savois bien qu'il viendrait " Je me retirai dans mon appartement, et je ne vis le duc que le lendemain. Mais ensuite je le vis tous les jours, car il ne quitoit pas la maison de mon pere.

Le Duc avoit été rapellé pour des affaires très importantes. Il s'agissoit de calmer une fermentation que de nouveaux impots avoient produite dans l'Aragon. Ce Royaume a des constitutions particulieres, entre autres celle de Ricos Hombres qui repondoit autre fois à ce que la Castille apelloit *grands*. Les Sidonia etoient les plus anciens entre les Ricos hombres. Ce qui auroit sufi au Duc pour avoir une grande considération. Mais il étoit cherit pour ses qualites personnelles. Le Duc se rendit à Saragosse et sut concilier les interets de la cour avec le vœu de la nation. On lui donna le choix d'une recompense il demanda la permission de respirer quelque tems l'air de la patrie.

Le Duc ayant beaucoup de franchise dans le caractere, ne cachoit point le plaisir, qu'il trouvoit à s'entretenir avec moi et nous étions presque toujours ensemble, tandis que les autres amis de mon père decidoient des affaires de l'état.

Sidonia m'avoua son penchant à la jalousie et quelque fois même à la violence. En général il me parloit presque toujours de lui même, ou de moi, ou de lui [*sic*], et lorsque ce genre de conversation

---

<sup>7</sup> *Surch.* : l'

s'établit entre un homme et une femme, les rapports ne tardent pas à devenir plus intimes. Je n'éprouvai donc pas une grande surprise, lorsqu'un jour mon pere m'apella dans son cabinet et m'aprit que le Duc me demandoit en mariage. Je lui repondis, que je ne lui demandois point de tems pour y reflechir parce que prevoyant que le Duc pouroit porter un vif interet à la fille de son ami. J'avois à l'avance reflechie sur son caractere et sur la diference de nos âges. " Mais /:ajoutais-je:/ les grands en Espagne se marient entre eux. De quel œil veront ils notre union. Ils pouroient aller jusqu'a refuser de tutoyer le duc, ce qui est le premier signe de leur malveillance.

— C'est /:me dit mon pere:/ une objection que je faite [*sic*] au Duc. Il m'a répondu, qu'il vouloit seulement avoir votre consentement, et que le reste etoit son affaire. "

Sidonia n'étoit pas loin, il parut avec un air timide, qui contrastoit avec sa fierté naturelle. J'en fus touchée et mon consentement ne se fit pas beaucoup attendre. Je fis ainsi deux heureux, car mon pere l'étoit au de la de ce que je puis vous dire. La Girona etoit folle de joie.

Le lendemain le Duc fit inviter à diner tous les Grands qui se trouvoient a Madrid. Lorsqu'ils furent rassemblés, il le[s] fit assoir et leur tint ce discours.

" D'Albé je m'adresse à toi, te regardant comme le prémier d'entre nous, non pas que ta maison soit plus illustre que la miene, mais par respect pour le héros dont tu portes le nom.

Un préjugé qui nous honore veut que nous choissions nos épouses parmi les filles des grands et sûrement je mépriserois celui d'entre nous qui se mégalieroit par l'amour des richesses ou bien entraîné dans quelque penchant licentieux.

Le cas que je vous propose est bien diferent. Vous savez que les Asturiens se disent *Nobles comme le Roi et un peu davantage*. Quelque exagerée que soit cette expression leurs titres, etant pour la plus part antérieurs aux Mores, ils ont le droit de se regarder comme le[s] meilleurs gentilshommes de l'Europe.

Eh ! bien, le plus pur sang des Asturies coule dans le[s] veines d'Eleonore de Val Florida. Elle y reunit les plus rares vertus, je soutiens qu'une pareille alliance ne peut qu'honorer la maison d'un grand d'Espagne. Si quelqu'un est d'un avis diferent, qu'il releve ce gant que je jette au milieu de l'assemblée.

— Je le releve /:dit le Duc d'Albe:/ mais c'est pour te le rendre, et pour te faire mon compliment sur une union aussi belle. " Ensuite il l'embrassa et tous les grands en firent autant. Mon pere en me rendant compte de cette scene me dit d'un air assez triste " Voila mon ancien Sidonia avec sa chevalerie. Ma chere Eleonore, gardes toi de l'ofenser. "

Je vous ai avoué que j'avois dans le caractere quelque disposition a l'orgueil, mais cet amour altier des grands me quita sitot qu'il fut satisfait. Je devins Duchesse de Sidonia, et mon cœur se remplit des sentimens les plus doux. Le Duc étoit dans son interieur le plus aimable des mortels, parce qu'il en étoit le plus aimant. Il avoit une<sup>8</sup> bonté constante, une bienveillance inépuisable, une tendresse de tous les moments, et son ame angélique se peignoit dans tous ses traits quelque fois seulement s'ils etoient alterés par quelque mouvement sévere, ils prenoient un caractere efrayant et me faisoit frissonner. Mais peu des choses avoient le pouvoir de facher Sidonia, et tout en moi pouvoit le rendre heureux. Il aimoit à me voir agir, à m'entendre parler. Il dévinoit mes moindres pensées. Je crus qu'il ne pouvoit m'aimer davantage, mais la naissance d'une fille acrut encore son amour et mit le comble à notre bonheur.

L[e] jour que je fus relevée de couches, la Girona me dit " Ma chère Eleonore vous etes femme, mere heureuse, vous n'avez plus besoin de moi, et mon devoir m'apelle en Amérique. " Je voulus la retenir. " Non /:me dit-elle:/ ma présence y est necessaire. "

La Girona partit et emportat avec elle tout ce que j'avois eu jusqu'alors de bonheur. Je vous ai dépeint cette courte époque de félicité céleste, qui ne pouvoit durer, parce qu'aparement tant de bien n'est pas fait pour cette vie. Je n'ai pas aujourd'hui la force de vous raconter mes infortunes. Adieu jeune ami vous me verrez demain.

---

<sup>8</sup> *Biffé* : beaute

## VINGT-QUATRIEME JOURNÉE.

On se rassembla de bonne heure et le chef Boemien reprit en ces termes la suite de son récit.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN

Le récit de la jeune Duchesse m'avoit beaucoup intéressé je désirois en savoir la suite, et comment tant de félicité avoit pu se changer en des malheurs affreux. Tout en y revant je songeois aussi au propos de la Girona qui pensoit que je dusse rester deux ans dans le caveau. Ce n'étoit nullement mon compte et je préparai des moyens d'évasion. La Duchesse m'aporta mes provisions. Elle avoit les yeux rouges et paroissoit avoir beaucoup pleuré, elle me dit pourtant qu'elle se croyoit assez de force pour me faire l'histoire de ses malheurs, ce qu'elle fit en ces termes.

### SUITE DE L'HISTOIRE DE LA DUCHESSE DE SIDONIA

Je vous ai dit que la Girona avoit eu près de moi l'emploi de Duegna major. J'eus à sa place une certaine Dona Menzia femme de trente ans encore assez belle, dont l'esprit n'étoit pas sans quelque culture. Ce qui lui mérita d'être quelquefois admise dans notre société. Dans ces moments là, elle se conduisit comme si elle eut été amoureuse de mon mari. Je ne fesois qu'en rire et lui n'y fesoit aucune attention. D'ailleurs la Menzia cherchoit à me plaire, surtout à me connoître. Souvent elle mettoit la conversation sur des sujets assez gais, ou bien elle m'entretenoit des aventures de la ville, et plus d'une fois je fus obligée de lui imposer silence.

J'avois nourri ma fille et j'eus le bonheur de la sevrer avant les evenemens dont il me reste à vous entretenir. Mon premier malheur fut la mort de mon pere. Attaqué d'une maladie aigue et violente il expira dans mes bras, me benissant et prévoyant peu tout ce qui nous alloit arriver. Il y eut des revoltes en Biscaye. Le Duc y fut envoyé et je l'accompagnai jusqu'à Burgos. Nous avons des terres dans toutes les provinces de l'Espagne et des maisons dans toutes les villes. Mais les Sidonia n'avoient à Burgos qu'une maison de plaisance située à une lieue de la ville, et c'est celle où vous etes aujourd'hui. Le Duc m'y laissa avec toute sa suite et partit pour sa destination. Un jour en rentrant chez moi je trouvai du bruit dans ma cour. On me dit qu'on avoit trouvé un voleur, qu'on avoit assomé d'un coup de pierre à la tête, mais que c'étoit un jeune homme si beau, qu'il ne s'étoit jamais rien vu de pareille. Quelques valets l'apporterent à mes pieds et je reconnu Hermosito.

“ Oh ! ciel ! m'écriai-je : c'est ne [sic] point un voleur c'est un garçon d'Astorgas élevé chez mon grand pere. ” Puis me tournant du côté du Majordome. Je lui dis de prendre ce jeune homme chez lui et d'en avoir le plus grand soin. Je crois même avoir dit qu'il étoit fils de la Girona, mais je ne m'en rapelle pas très bien.

Le lendemain Dona Menzia me dit que le jeune homme avoit la fièvre et que dans le delire il parloit beaucoup de moi en termes très passionnés. Je dis à la Menzia que si elle continuoit à me tenir de pareil propos, je la ferois chasser. “ Nous verons ! me dit-elle : ” Je lui ordonnois de ne plu[s] reparoître devant moi.

Le lendemain, elle fit demander sa grace, vint se jeter à mes pieds et je lui pardonnai. Huit jours à près comme j'étois seule, je vis entrer la Menzia soutenant Hermosito, dont la foiblesse paroissoit extrême. “ Vous m'avez ordonné de venir ! me dit il d'une voix éteinte : ”

Je regardai la Menzia d'un air surpris mais je ne voulois pas faire de peine au fils de la Girona et je lui fis aprocher une chaise à quelques pas de moi. “ Mon cher Hermosito ! lui dis-je : votre mere n'a jamais prononcé votre nom devant moi et je désire savoir ce qui vous est arrivé depuis notre separation. ” Hermosito avoit de la peine à parler, cependant il fit un effort et s'exprima en ces termes

## HISTOIRE D'HERMOSITO GIRON

Lorsque je vis notre navire à la voile je perdis tout espoir de regagner le rivage de ma patrie et je déplorai la severité que ma mere avoit mise à me banir sans pouvoir en comprendre les motifs. On m'avoit dit que j'étois votre serviteur, et je vous servois avec tout le zele dont j'étois capable. Je ne vous avois jamais désobei. Pourquoi donc /:me disois-je:/ me chasser comme si j'eusse commis les fautes les plus graves ? Plus j'y pensois et moins je pouvois le comprendre. Le cinquieme jour de notre navigation, nous [nous] trouvames au milieu de l'Escadre de Don Fernand Arudez. On nous cria de passer à l'arriere du vaisseau amiral sur un balcon doré et pavoisé de mille couleurs. Je vis don Fernand richement décoré des chaines de plusieurs ordres. Les officiers l'entouroient avec l'air du respect. Il avoit un porte voix à la main. Il nous fit plusieurs questions sur nos rencontres en mer et puis nous ordona de faire route. Lorsque nous eumes passé le capitaine me dit " Voilà un marquis et pourtant il a comencé comme ce mousse qui balaye la cabane. "

Comme Hérmosito en étoit à cet endroit de sa narration, il jetta plusieurs fois les yeux sur la Menzia avec un air d'embaras. Je crus comprendre qu'il craignoit de s'expliquer devant elle et je lui dis de sortir. Je ne consultai en cela que mon amitié pour la Girona et l'idée d'être soupçonnée ne me vint point à l'esprit. Lorsque la Menzia fût sortie Hérmosito continua en ces termes :

Je crois Madame qu'en puisant ma première nourriture aux mêmes sources que vous. Il [s']est formé en moi une ame sympathique, qui ne peut penser qu'à vous et par vous. Et qui vous raporte tout ce qui la touche. Le capitaine me dit que Don Fernand étoit devenu Marquis, ayant comencé par être mousse. Je me rapelai que vous étiez Marquise. Il me parut que rien n'étoit plus beau que de devenir marquis et je demandai comment s'y étoit pris Don Fernand ? Le capitaine m'expliqua qu'il avoit monté de grade en grade, et s'étoit distingué par des actions éclatantes. Dès ce moment je résolus de me faire matelot, et je m'exercai à monter dans les manœuvres. Le capitaine qui s'étoit chargé de moi s'y oposat tant qu'il put. Mais je lui résistai et j'étois déjà assez bon marin lorsque nous arivâmes à la Vera cruz.

Mon pere avoit sa maison sur le bord de la mer. Nous y allâmes en chaloupe ; mon pere me reçut entouré d'une troupe de jeunes filles mulattes qu'il me fit embrasser les unes à près les autres. Elles dancèrent, m'agacerent de cent façons, et la soirée se passa à faire mille folies.

Le lendemain le Coregidor de la Vera cruz fit dire à mon père que lorsqu'on avoit une maison montée comme la siene on ne gardoit pas son fils chez soi, et qu'il eut à m'envoyer au college des Théatins. Mon pere obeît, quoiqu'à regrèt.

Je trouvai au college un pere recteur qui pour nous encourager à l'étude, nous disoit souvent que le Marquis de Campo-Salez, alors sécond secrétaire d'état avoit aussi comencé à n'être qu'un pauvre étudiant, et qu'il ne devoit sa fortune qu'à son application. Voyant qu'on pouvoit aussi devenir Marquis par cette voye j'étudiai pendant deux ans avec beaucoup d'ardeur.

Le Corregidor de la Vera cruz fut changé son successeur avoit des principes moins rigides. Mon pere crut pouvoir hazarder de me reprendre chez lui. Je me trouvois de nouveau exposé à la pêtulence des jeunes mulates, que mon père encourageoit de mille manières. Ces folies étoient loin de me plaire. Cependant elles m'avertirent de mille choses que j'avois ignorées jusqu'alors, et je compris enfin pourquoi l'on m'avoit éloigné d'Astorgas.

Alors aussi se fit en moi la plus funeste révolution. Des sentiments nouveaux se développant en mon ame y reveillerent le souvenir des jeux de mon premier âge. L'idée de ce bonheur que j'avois perdu. Des jardins d'Astorgas où je courais avec vous. La mémoire confuse de mille témoignages de vôtre bonté. Trop d'ennemis à la fois vinrent assieger ma foible raison, elle n'y put résister non plus que ma santé. Le[s] medecins dirent que j'avois une fièvre lente. Quant à moi je ne me croyois point malade, mais le désordre de mes sens en vint au point que souvent je croyois voir des objects qui n'étoient point devant mes yeux et qui n'avoient aucune réalité. C'étoit vous Madame que mes visions



présentoient le plus souvent à mon imagination égarée. Non telle que vous êtes aujourd'hui, mais telle à peu près que je vous avez quittée. La nuit m'éveillant en sursaut, vous me sembliez percer l'ombre et m'apparaître brillante et radieuse. Si je sortois, les bruits dans la campagne me sembloient répéter votre nom. Quelque fois il me paroissoit que vous aviez traversée la plaine devant mes yeux. Et si je les levais vers le ciel pour lui demander la fin de mon tourment. Je voyois encore votre image empreinte dans les airs.

J'avois observé que je souffrois moins dans une église, et surtout la prière me donnoit du soulagement. Je finis par passer des journées entières dans ces asyles de la dévotion. Un religieux blanchi dans les exercices de la penitence, m'aborda un jour et me dit " Oh ! mon fils ton ame est pleine d'un immense amour, qui n'est point fait pour ce monde. Viens dans ma celule, je te montrerai les chemins du paradi. " Je le suivis, je vis chez lui des cilices, des haïres, et d'autres instruments de martyre qui ne m'effrayèrent pas beaucoup. Ce que je souffrois étoit bien une autre peine. Le religieux me lut quelques passages de la vie des saints. Je lui demandai la permission d'emporter le livre et j'y lus toute la nuit. Ma tête se remplit d'idées toutes nouvelles. Je vis en songe les cieus ouverts et des anges, qui véritablement vous ressembloient tous un peu.

On sut alors à la Vera-cruz votre mariage avec le Duc de Sidonia. Depuis longtems je nourrissois l'idée de me consacrer à la vie religieuse. Je metois ma félicité à prier jour et nuit pour vôtre bonheur dans ce monde et votre salut dans l'autre. Mon pieux instituteur me dit que le relachement étoit grand dans les couvents de l'Amérique, et qu'il me conseilloit de faire mon noviciat dans un couvent de Madrid.

J'anoncai ma résolution à mon pere, il avoit toujours vû ma dévotion avec déplaisir, mais n'osant pas m'en détourner ouvertement, il me pria d'attendre au moins ma mere qui devoit arriver dans peu. Je lui dis que je n'avois plus de parents sur la terre, et que le ciel étoit ma famille. Il n'eut rien à me répondre. Ensuite j'allai chez le corregidor, qui loua mon dessein, et me fit embarquer sur le premier vaissau. En arrivant à Bilbao, j'appris que ma mere s'étoit embarquée pour l'Amérique. Mes lettres d'obedience étoient pour Madrid. J'en pris le chemin. En passant à Burgos, je sus que vous habitiez dans les environs de cette ville. Je voulus vous voir encore une fois avant de quitter le monde. Il me sembloit qu'à près vous avoir vu je priois pour vôtre salut avec plus de ferveur.

Je pris donc le chemin de votre maison de plaisance, j'entrois dans la premiere cour et je me proposois d'y chercher quelque ancien domestique de ceux que vous aviez à Astorgas, car je savois qu'ils vous avoient suivi. Je voulois me faire connoître au premier qui passeroit et le prier de me placer de maniere à ce que je pusse vous voir. Lorsque vous monteriez dans votre carosse. Car je voulois vous voir et non pas me présenter à vous.

Il ne passa que des inconnus et je comencai à me trouver embarrassé de ma personne. J'entrai dans une chambre absolument vuide. Ensuite je crus voir passer quelqu'un de connoissance. Je sortis et je fus renversé d'un coup de pierre... Mais je vois Madame que mon récit vous a fait une vive impression...

Je puis vous assurer /:me dit la duchesse:/ que le pieux délire d'Hermosito ne m'avoit inspiré que de la pitié. Mais lorsqu'il avoit parlé des jardins d'Astorgas, des jeux de mon enfance, le souvenir du passé, l'idée de mon bonheur present, une crainte subite de l'avenir. Je ne sais quel sentiment doux et mélancolique avoit oppressé mon cœur et je me sentis baigné de mes larmes.

Hermosito se leva et je crois qu'il voulut baiser le bas de ma robe, ses genoux ployerent sous lui, sa tête tomba sur les miens et ses bras m'enlacerent avec beaucoup de force. Dans cet instant je jetai les yeux sur une glace. J'y vis la Menzia avec le Duc, mais les traits de celui ci avoient une expression de fureur, tellement effrayante qu'on avoit de la peine à le reconnoître. Mes sens furent glacées d'horreur. Je levai les yeux sur la même glace et je ne vis plus rien. Je me debarassai des bras d'Hermosito. J'appellai, la Menzia vint. Je lui ordonai de prendre soin de ce jeune homme et je passai dans un cabinet. La vision que j'avois eu me donnoit beaucoup d'inquiétude, mais on m'assura que le Duc étoit absent.

Le lendemain je fis demander des nouvelles d'Hermosito, on me dit qu'il n'étoit plus chez moi.

Trois jours à près, comme j'étois prête à m'aller coucher, la Menzia me remit une lettre du duc. Elle ne contenoit que ces mots :

Faites tous ce qui vous sera prescript par Dona Menzia. Je vous l'ordonne, moi vôtre époux, et votre juge.

Menzia atacha un mouchoir sur mes yeux. Je sentis qu'on me sai[si]ssoit les bras, et je fus conduite dans ce souterrain. J'entendis des bruits de chaînes. On ota mon bandeau. Je vis Hermosito ataché par le cou au poteau, où vous êtes apuyé. Ses yeux étoient eteints et sa paleur extreme.

“ Est ce vous /:me dit-il d'une voix moureante:/ j'ai peine à vous parler on ne me donne point d'eau, ma langue est collée à mon palais, mon martyr ne sera pas long. Si je vais au ciel, j'y parlerai de vous. ” Comme Hermosito disoit ces mots, un coup de feu qui partit de la fente que vous voyez a ces murs lui cassa le bras. Il s'écria “ Mon Dieu ! pardonnez à mes bouraux ” Un second coup de feu partit du même endroit. Mais j'ignore quel en fut l'efet, car je perdis toute connoissance.

Lorsque je retrouvais l'usage de mes sens j'étois au milieu de mes femmes qui me parurent n'être instruite de rien seulement elles me dirent que la Menzia avoit quitté la maison. Dans la matinée un écuyer vint de la part de mon époux. Il me dit que le Duc étoit parti pour la France chargé d'une commission secrète, et ne seroit de retour que dans quelques mois. Ainsi livrée à moi même je rapellai mon courage j'abandonnai ma cause au juge suprême et je donnois tous mes soins à ma fille.

Au bout de trois mois je vis arriver la Girona. Elle étoit revenue d'Amérique et avoit déjà été chercher son fils à Madrid dans le couvent où il devoit faire son noviciat. Ne l'y ayant point trouver, elle étoit allé à Bilbao et avoit suivi les traces d'Hermosito jusqu'à Burgos. Craignant des tristes éclats, je lui dit une partie de la vérité. Elle sut m'arracher le reste. Vous savez que le caractere de cette femme est dur et violent. La fureur, la rage et tous les sentiments afreux qui peuvent déchirer le cœur s'emparerent du sien. J'étois moi même trop malheureuse pour pouvoir soulager ses peines.

Un jour la Girona faisant quelques changements dans sa chambre, découvrit une porte cachée par la tapisserie et pénétra jusqu'au caveau. Elle y reconnut le poteau dont je lui avois parler. Il étoit encore teint de sang. Elle vint chez moi dans un état voisin de l'égarement. Depuis lors elle se renfermoit souvent dans sa chambre, mais je crois qu'elle étoit alors dans le funeste souterrain et méditoit ses vengeances.

Un mois à près l'on m'anonça l'arrivée du Duc. Il entra d'un air calme et composé, fit quelques caresses à ma fille, puis il me fit assoir et s'assit près de moi. “ Madame /:me dit-il:/ j'ai beaucoup reflechi à la conduite que j'ai à tenir avec vous, je n'en cha[n]gerai point. Vous serez dans la maison servie avec autant de respect et vous recevrois [sic] en aparence de moi les mêmes témoignages d'estime. Ceci durera jusqu'au jour où vôtre fille aura seize ans.

— Et quand ma fille aura seize ans que m'arrivera-t-il ? /:dema[n]dai-je au Duc:/ ” En cet instant, la Girona vint apporter du chocolat. J'eus l'idée qu'il étoit empoisoné. Mais le Duc reprenant aussitot la parole me dit “ Le jour que votre fille aura seize ans je lui dirai : Ma fille, vos traits me rapellent ceux d'une femme, dont je veux vous conter l'histoire. Elle étoit belle, et son ame pareissoit plus belle encore mais ses vertus etoient feintes. A force d'en contrefaire les aparences. Elle parvint à faire le plus grand Mariage de l'Espagne. Un jour son mari dut s'éloigner d'elle pour quelques semaines. Aussitôt elle fit venir de sa province un petit miserable. Ils se rapellerent d'ancienes amours et tomberent dans les bras l'un de l'autre. Ma fille cette execrable hypocrite, la voila c'est votre mere. Ensuite je vous banirai de ma présence et vous irez pleurer sur le tombeau d'une mere qui ne valoit pas mieux que vous. ” L'injustice avoit tellement endourci mon ame que cet afreux discours ne me fit pas une très grande impression. Je pris ma fille dans mes bras, et je passai dans un cabinet.

Malheureusement j'oubliai le chocolat. Le Duc ainsi que je l'ai su depuis n'avoit rien mangé de deux jours. La tasse etoit devant lui, il la vuida jusqu'à la dernière goutte. Ensuite il passa dans son appartement. Au bout d'une demi heure. Il ordona qu'on fit chercher le Docteur Sango Moreno et qu'excepté lui on ne fit entrer personne. On alla chez le docteur il etoit parti pour une maison de campagne où il fesoit ses dissections. On y alla il n'y etoit plus. On le chercha chez toutes ses pratiques, il ne vint qu'au bout de trois heures et trouva le Duc expiré.

Sangro Moreno examina le corps avec beaucoup d'attention, il regarda aux ongles, aux yeux, à la

langue, il fit apporter de chez lui plusieurs flacons, et en fit je ne sais quel usage. En suite il vint chez moi, et me dit “ Madame soyez sûre que le Duc est mort par les effets d’un détestable et savant mélange d’une résine narcotique avec un métal corrosif. Je n’exerce point un ministère de sang, et je laisse au grand juge de la haut le soin de dévoiler les crimes. Je vais publier que le Duc est mort d’un coup d’Apoplexie. ” D’autres médecins vinrent ensuite, et s’en tinrent à l’avis de Sangro Moreno.

Je fis venir la Girona, et je lui rapportai le discours du docteur, son trouble la trahit. “ Vous avez /:lui dis-je:/ empoisonné mon époux. Comment une chrétienne se rend elle coupable d’un pareil crime ?

— Je suis chrétienne /:me dit elle:/ mais je fus mère. Si l’on egorgeoit votre enfant, vous deviendriez peut être plus cruelle que la lionne en furie. ” Je n’eus rien à lui répondre. Je lui observai pourtant qu’elle aurait pu m’empoisonner au lieu du Duc. “ Non /:me répondit-elle:/ J’avois l’œil au trou de la serrure et si vous aviez touché la tasse j’entrois à l’instant. ”

Ensuite les Capucins vinrent demander le corps du Duc, et comme ils exhibèrent un ordre de l’Archevêque, on ne put le refuser. La Girona qui jusqu’alors avoit montré beaucoup d’intrépidité, parut tout à coup inquiète et craintive. Elle eut peur qu’en embaumant le corps, on ne vint à découvrir les traces de poison. Elle fut poursuivie par cette idée jusqu’à faire craindre qu’elle n’altère sa raison. Ses instances me forcèrent à l’enlèvement qui nous a procuré l’honneur de vous posséder chez nous. Le discours emphatique, que j’ai tenu dans le cimetière étoit fait à dessein de tromper mes gens. Et lorsque nous avons vu que c’étoit vous qu’on avoit apporté il falut les tromper encore, et l’on a entéré un manquin dans la chapelle du jardin.

Malgré toutes ces précautions, la Girona n’est point tranquille. Elle parle de retourner en Amérique et veut vous retenir jusqu’à ce qu’elle ait pris un parti. Pour moi je suis sans crainte, si jamais je suis interrogée, je dirai toute la vérité. J’en ai prévenu la Girona. L’injustice du Duc et sa cruauté, lui avoient oté ma tendresse, et je n’eusse jamais pu me résoudre à vivre avec lui. Je mis mon bonheur dans ma fille, et ne suis point inquiète de son sort. Vingt grandesses sont accumulées sur sa tête. C’est de quoi être bien reçue dans une famille. Voilà mon jeune ami ce que vous avez voulu savoir. La Girona n’ignore point que je vous raconte toute notre histoire. Elle trouve qu’il ne faut pas vous laisser instruit à moitié. Mais l’air de ce caveau est étouffant. Je vais la haut respirer avec plus de liberté.

## VINGT-CINQUIÈME JOURNÉE

On se rassembla à l’heure accoutumée et l’histoire du Boémien inspirant toujours plus d’intérêt, on lui demandoit la suite, qu’il reprit en ces termes.

### SUITE DE L’HISTOIRE DU CHEF BOÉMIEN.

La Duchesse ayant fini le récit de sa lamentable histoire, sortit du caveau, disant qu’elle y étouffoit. Lorsqu’elle fut partie. Je jetai les yeux autour de moi, et je trouvai réellement que ce séjour avoit quelque chose d’étouffant. Le tombeau du jeune martyr et le poteau où l’on avoit [*sic*] attaché, me parurent un ameublement assez triste. Je m’étois plu dans cette prison, tant que j’avois craint la jont des Théatins, mais mon affaire étant arrangée, je començai à m’y déplaire. Je ris beaucoup de la confiance de la Girona qui pretendoit m’y retenir deux ans. Les deux dames savoient très peu leur métier de géolieres. Elles laissoient ouverte la porte de leur caveau croyant peut être que la grille qui m’en separoit, étoit quelque obstacle insurmontable. Cependant j’avois fait non seulement le plan de mon évacion mais encore celui de toute ma conduite pendant les deux années que devoit durer ma pénitence. Je vais expliquer les idées que j’avois la dessus.

Pendant tout mon séjour au college des Théatins, j’avois souvent réfléchi au bonheur dont me paroisoient jouir, quelques petits mendiants qui se tenoient à la porte de nôtre Eglise. Leur sort me sembloit bien préférable au mien. En effet tandis que je palissois sur des livres, et sans pouvoir jamais

contenter entièrement mes maîtres, ces heureux enfants de la misère, couroient les rues jouoient aux cartes sur le marbre d'un péron, et payoient en chataignes. Ils se batoient sans qu'on les sépara. Ils se salissoient sans qu'on les obligea de se laver. Ils se déshabilloient dans la rue et lavoient leur chemises dans le ruisseau, pouvoit on passer le tems d'une manière plus agreable. Ces idées sur le bonheur don[t] jouissoient ces petits gueux, me revinrent dans ma prison ; et reflechissant sur le meilleur partie que j'avois à prendre, il me parut que c'étoit d'embrasser l'état de mendiant pour tout le tems que devoit durer ma pénitence. J'avois véritablement dans l'ésprit une culture qui eut pu me trahir par un langage plus poli que celui de me[s] collegues, mais j'esperois prendre aisement leur ton et leurs manières, et revenir ensuite aux mienes. Ce partie étoit singulier, mais au fond le meilleur que je pus prendre dans la situation où je me trouvois.

Ce point une fois résolu je cassai la comme [*sic*] d'un couteau, et me mis à travailler, à près un des barreaux de la grille. Il me faut [*sic*] cinq jours pour le dégager. Je recueillois soigneusement les débris de la pierre et les remetois près du bareau en sorte, qu'il n'y paroissoit pas. Le jour ou mon ouvrage fut achevé la Girona m'aporta ma corbeille. Je lui demandai, si elle ne craignoit pas qu'on vint à savoir qu'elle nourrissoit un jeune homme dans la cave de sa maison. " Non /:me repondit-elle:/ la trape par où vous etes descendu donne dans un pavillon séparé celui dans le quel on vous a déposé. J'en [ai] fait murer la porte sous pretexte qu'il rapelloit à la Duchesse des tristes souvenirs. Et le passage par le quel nous venons aboutit à ma chambre a coucher, l'entrée en est couverte par une tapisserie

— J'espère /:lui dis-je:/ qu'il y a là quelque bonne porte de fer ?

— Non /:me répondit elle:/ la porte est assez legere mais elle est bien cachée d'ailleurs je ferme toujours la porte de ma chambre. " En disant cela la Girona parut vouloir s'en aller " Pourquoi vous en allez vous déjà /:lui demandai-je:/

— C'est /:me repondit-elle:/ parce que la duchesse va sortir. Elle a fini aujourd'hui les premières six semaines de son deuil et veut s'aller promener. "

J'avois appris tout ce qu'il m'importoit de savoir, et je ne retins plus la Girona, qui s'en alla encore sans fermer la porte du caveau. J'écrivis en hâte à la Duchesse une lettre d'excuse et de rémerciments et je la posai sur la grille. Ensuite je dégageai le barrau et j'entraï dans le caveau des deux dames, puis dans un passage obscure, qui aboutissoit a une porte que je trouvai fermée. J'entendis le bruit d'une voiture et de plusieurs chevaux, j'en conclus que la Duchesse étoit sortie et que la nourrice n'étoit pas chez elle. Je me mis en devoir de rompre la porte. Elle étoit a moitié pourie, et céda à mes premières efforts. Je me trouvai alors dans la chambre de la nourrice, et sachant qu'elle en fermoit la porte avec soins je crus pouvoir m'y arreter avec sureté. Je vis ma figure dans une glace et je trouvai que mon extérieur ne répondoit pas assez à l'état que j'allois embrasser. Je pris un charbon dans une braziere et je m'en servis à moderer l'éclat de mon tein, ensuite je déchirois un peu ma chemise et mon habit, puis je m'approchai de la fenetre. Elle donnoit dans un petit jardin favorisé jadis par la présence de ses maîtres mais qui paroissoit alors tout à fait abandonné. J'ouvris la fenetre et je n'en vis aucune qui donna du même côté. Elle n'étoit pas non plus très haute, et j'eusse pû sauter dans le jardin, mais j'aimai mieux me servir des draps de la Girona. Ensuite la charpente d'une ancienne charmille me donna les moyens de grimper sur le mur, d'où je pris mon elan dans la campagne. Ravi de respirer l'air des champs et plus encore d'être défait des Théatins, des inquisiteurs des duchesses et de leurs nourrices.

Je vis de loin la ville de Bourgos, mais je pris la route oposée. J'arrivais à un cabaret borgne. Je montrai à l'hotesse une piece de six sous, que j'avois soigneusement e[n]velopé dans du papier et je lui dis que je voulois dépenser tout cet argent chez elle. Elle se mit à rire et me donna à rire [*sic*] et des oignons pour le double de cette somme. J'avois quelque argent mais je craignois de le montrer. J'allai donc à l'écurie et j'y dormis comme on dort à seize ans.

J'arrivai à Madrid, sans qu'il m'arriva rien qui vaille la peine de vous être raconté. J'y entraï à la chute du jour. Je sus retrouver la maison de ma tante, et je lessai [*sic*] à juger le plaisir qu'elle eut à me revoir, mais je ne restai qu'un moment dans la crainte de me trahir. Je traversai tout Madrid. Je vins au Prado. Je m'y couchois à terre et m'endormis.

Dès qu'il fut jour je me mis à parcourir les rues et les places, pour choisir celles où je voulois principalement exercer ma profesion. En passant par la rue de Toledé je rencontraï une servante qui portoit une bouteille d'encre. Je lui demandai si elle ne venoit point de chez le Seigneur Aradero. " Non /:me répondit-elle:/ Je viens de chez Don Phelipe Tintero Largo. " Je vis don[c] que mon pere etoit toujours connu par le même surnom et qu'il s'ocupoit aux mêmes choses.

Pendant il falloit songer a un établissement. Je vis sous le portail de Saint Roc, quelques gueux de mon âge, dont la phisionomie me prevint en leur faveur. J'allai à eux et leur dis que j'étois un garçon de la province, que j'étois venu à Madrid pour me recomander aux ames charitables, que cependant il me restoit encore une petite poignée de liards, et que s'ils avoient une caisse commune, j'y déposerois volontiers ce trésor. Ce début prevint en ma faveur. Ils me dirent qu'ils avoient véritablement une caisse commune, mise sous la garde d'une vendeuse de chataignes, établie au bout de la rue. Ils m'y condui[si]rent, et puis nous revinm[e]s au portail, où nous nous mimes à jouer au tarcos [*sic*]. Tandis que nous étions occupés de ce jeu qui demande assez d'attention, un homme bien mis parut nous examiner fixant tantot l'un de nous, tantot l'autre. Ensuite paroissant se décider pour moi il m'apella et me dit de le suivre, il me conduisit dans une rue écarte et me dit " Mon enfant je t'ai donné la préférence sur tes camarades, parce que ta figure anonce plus d'esprit et qu'il en faut pour la commission dont je veux te charger. Voici de quoi il est question. Il va passer ici bien des femmes qui seront toutes en jupe de velours noir et mantille noire garnie de dentelles qui leur cache si bien le visage qu'il est impossible de les reconnoître. Mais heureusement les dessins des velours et des dentelles n'étant point les mêmes, on a quelque moyen de suivre la trace de ces belles inconnues. Je suis l'amant aimé d'une jeune personne qui me semble avoir quelque penchant à l'inconstance. Je résolu de m'en assurer. Voici deux échatillon de velours, et deux des dentelles. S'il passe deux femmes dont les habits y repondent. Tu observera si elles entrent dans cette église, ou bien dans la maison vis-à-vis, qui est celle du chevalier de Tholedé, et puis tu viendras m'en rendre compte chez le marchand de *bevandes* au bout de la rue. Voici une piece d'or tu en recevras une seconde, si tu t'aquites bien de ma comission. " Tandis que cet homme me parloit, je l'avois examiné avec beaucoup d'attention. Il me parut qu'il n'avoit point l'air d'un amant, mais bien plutot d'un mari. Les fureurs du Duc de Sidonia me revinrent à l'esprit, je me fis un scrupule de sacrifier les interets de l'amour aux noirs soupçons de l'hymen. Je me résolu donc à ne faire que la moitié de la commission. C'est à dire que si les deux dames entroient dans l'église, je me proposois de l'aller dire au jaloux, mais que si elles alloient ailleurs, j'allois au contraire les avertir du danger dont elles etoient menacées. Je retournai au près de mes camarades. Je leur dis de continuer à jouer sans faire attention à moi, puis je me couchai deriere eux ayant sous les yeux les echantillons de velours et de dentelles.

Bientôt un grand nombre des femmes arriva par couples et enfin deux qui portoient réellement sur elles les étofes dont j'avois les montres. Les deux femmes firent mine d'entrer dans l'église, mais elles s'arretèrent sous le portail, regarderent autour d'elles pour voir si on les suivoit, et puis elles traverserent la rue aussi vite qu'elles purent et entrèrent dans la maison vis à vis. Je les ateignis comme elles etoient encore sur l'escalier. Je leur montrai les échantillons, et leur fit part de mes instructions. Puis je leur dis " Medames entrez réellement dans l'eglise. J'irai chercher l'amant prétendu qui, sans doute est l'epoux de l'une de vous deux. Lorsqu'il vous aura vu probablement il s'en ira, alors vous pourez vous mêmes aller où bon vous semblera " Les deux dames gouterent ce conseil. J'allai dans la boutique des *bevandes* et je dis à mon homme que les deux dames etoient réellement entrées à l'église. Nous y allames ensemble. Je lui montrai les deux jupes de velours conformes aux échantillons, aussi bien que les dentelles. Il paroissoit douter encore, mais une de deux dames se retourna, relevant son voile avec un air de négligence. Aussitot une satisfaction conjugal se peignit dans les traits du jaloux, bientôt il se mela dans la foule et sortit de l'eglise. Je le joignis dans la rue, il me remercia et me donna encore une piece d'or. J'eus quelque conscience de l'accepter, mais je craignis de me trahir. Je le suivis des yeux, puis j'allai chercher les deux dames, et je les réconduisis jusqu'à la maison du chevalier. La plus jolie voulut me donner une piece d'or " Non Madame /:lui dis-je:/ j'ai trahi votre amant prétendu, parce qu'en lui je bien reconnus [*sic*] le mari, et ma conscience m'y obligeoit, mais je l'ai trop délicate pour me faire payer des deux côtés. "

Je revins au portail de saint Roc et j'y montrai les deux pieces d'or. Mes camarades en furent éblouis. Souvent ils s'étoient chargés de comissions pareilles mais ne les avoient [*sic*] jamais aussi richement payés. J'allai porter cet or à la caisse commune. Mes camarades me suivirent pour voir l'étonnement de la marchand[e], qui réellement fut émerveillée à la vu de cet or. Elle déclara que non seulement elle nous donneroit des chataignes, tant que nous voudrions, mais qu'elle se fourniroit de petites saucisses, et de tout ce qu'il faloit pour les griller. L'espoire d'une chair aussi délicieuse, répandit la joye dans nôtre troupe, mais je n'y pris point de part, et je me proposai de chercher une meilleur cuisine. Cependant nous nous fournimes de chataignes nous retournames au portail de Saint Roc. On soupa, chacun s'envelopa de son manteau, et ne tarda pas à s'endormir.

Le lendemain l'une des dames de la veille, vint m'aborder, et me rémit un billet me priant de le porter chez le chevalier. J'y allai et je remis le billet à son valet de chambre. Bientot à près je fus moi même introduit

L'exterieur du chevalier de Toledé me prevint fort en sa faveur, et je compris aisément que les dames ne devoient pas le voir avec indifferance. C'étoit un jeune homme de la figure la plus agréable. Il n'avoit pas besoin de rire, pour que la gaité se peignit dans tous ses traits, elle y étoit comme empreinte. Avec cela je ne sais quelle grace acompagnoit tous ses mouvements. Seulement on déméloit dans ses manieres quelque chose de libertin et de leger, qui eut pu lui faire du tort auprès des femmes si chacune d'elle ne se croyoit faite pour fixer les plus volages.

“ Mon ami /:me dit le chevalier:/ Je connois déjà ton intelligence et ta délicatesse. Veux tu entrer à mon service ?

— Cela m'est impossible /:lui répondis-je:/ je suis né gentilhomme, et je ne puis embrasser une condition servile. Je me suis fait mendiant, parceque c'est un état qui ne déroge point.

— Bravo ! /:répondit le chevalier:/ voila des sentiments dignes d'un Castillan. Mais mon ami que puisse [*sic*] donc faire pour ton service.

— Monsieur le Chevalier /:lui dis-je:/ j'aime ma profession parce qu'elle est honorable et parce qu'elle me fait vivre. Mais on y fait bien mauvaise chair. Vous m'obligeriez donc, en me permetant de venir manger avec vos gens, et partager avec eux votre desserte.

— Tres volontiers /:dit le chevalier:/ les jours où j'étends [*sic*] des femmes. Je renvoye d'ordinaire mes gens, et si ta noblesse le permetoit, j'aimerois assez que tu vinsse me servir dans ces occasions là

— Monsieur /:lui repondis-je:/ lorsque vous serez avec votre maitresse j'aurai l'honneur de venir vous servir, car le plaisir que j'aurais à vous être utile anoblira cette action à mes propres yeux. ”

Ensuite je pris congé du chevalier, et j'allai dans la rue de Toledé. Je demandai la maison du seigneur Aradoro ? Personne ne sut me répondre. Ensuite je demandai don Phelipe Tintero. On me montra un balcon, où je vis un homme d'un exterieur très grave qui fumoit une cigar et sembloit compter les thuilles du palais d'Albe. Il me parut extraordinaire que la nature eut donné tant de gravité au père et si peu au fils. Il me sembloit qu'elle eut mieux fait d'en donner un peu à chacun. Mais ensuite je fis reflexion, qu'il falloit, comme on dit louer Dieu de toute chose. Je retournai près de mes camarades. Nous allames essayer les saucisses de la marchande, et j'y pris tant de gout que j'oubliai la desserte du chevalier.

Sur le jour je vis les deux dames entrer chez lui. Elles y resterent assez long tems. J'y allai pour voir si l'on auroit besoin de moi. Mais les dames en sortoient. Je fis à la plus jolie un compliment un peu équivoque, dont elle me paya par un coup d'éventail sur la joue

L'instant d'après je fus abordé par un jeune homme, d'un exterieure imposant que relevoit encore la croix de Malte brodée sur son manteau. Le reste de son habillement anonçoit un voyageur. Il me demanda où logeoit le chevalier de Toledé ? Je m'offris de le conduire. Nous ne trouvames personne dans l'antichambre, j'ouvris la porte et j'entrai avec lui. La surprise du chevalier de Toledé fut extreme. “ Que vois-je /:s'écria-t-il:/ Toi mon cher Aguilar — à Madride — que je suis heureux — Que fait on à Malte ? — Que fait le Grand prieur le Grand Bailly, le maitre des novices — Que je t'embrasse donc. ” Le chevalier d'Aguilar répondit à tus [*sic*] ses amitiés avec la meme tendresse, mais avec beaucoup de sérieux.

Je jugeai que les deux amis seroient bien aises de souper ensemble. Je trouvai dans l'antichambre

de quoi couvrir la table et j'allai chercher le souper. Lorsqu'il fut servi le chevalier de Toledé, m'ordonna de demander à son somelier de[s] bouteilles de vin de France mousseux. Je les apportai et j'en fis sauter les bouchons.

Pendant ce tems là, les deux amis s'étoient dit bien des choses, rapellées bien des souvenirs. Toledé en cet instant prenoit la parole, et dit " Je ne connois [*sic*] pas mon ami, comment étant des caracteres opposés nous pouvons nous aimer autant. Tu possedes toutes les vertus, et bien je t'aime comme si tu étois le plus mauvais sujet du monde. Cela est si vrai, que je n'ai fait encore aucune liaison à Madrid, et tu es encore mon seul ami. Mais à dire le vrai, je ne suis pas tout à fait aussi content en amour.

— As tu /:dit Aguilar:/ toujours les mêmes principes à l'égard des femmes.

— Les mêmes principes /:dit Toledé:/ non pas tout à fait. Autrefois, je fesois succeder mes maitresses, les un[e]s aux autres, aussi rapidement que je le pouvois. Mais je trouvois que de cette maniere on perdoit beaucoup de tems. Aprésent je commence une nouvelle liaison, avant que l'autre soit finie et j'en ai déjà une troisieme en vue.

— Ainsi /:dit Aguilar:/ tu ne comptes jamais renoncer à ton libertinage ?

— Ma foi non /:dit Toledé:/ je crains plustot que ce ne soit lui qui me quite.

— Notre Ordre /:dit Aguilar:/ est militaire mais il est aussi religieux, nous faisons des vœux comme les moines et les pretres.

— Sans doute /:dit Toledé:/ et comme les femmes quand elles promettent d'être fideles à leurs maris.

— Peut être /:dit Aguilar:/ en seront elles punies dans un autre monde.

— Mon ami /:dit Toledé:/ j'ai toute la foi qu'un chrétien doit avoir. Mais il y a nécessairement dans tout cela quelque mal entendu. Comment Diable ! veux tu que la femme de l'Oydor Uscaritz qui vient de passer une heure chez moi a[il]le pour cela bruler pendant une éternité.

— La Réligion /:dit Aguilar:/ nous enseigne qu'il est des lieux d'expiation

— Tu veux parler du purgatoire /:dit Toledé:/ Oh ! pour celui là, j'y ai passé ! c'est le tems que j'aimois cette peste de Navarra, la créature la plus fantasque, la plus exigeante, aussi je renoncai aux femmes de Théâtre. Mais mon ami ! tu ne manges ni ne bois. J'ai vidé ma bouteille, et ton verre est toujours plein. A quoi pense tu ? Mais à quoi pense tu donc ?

— Je pensois /:dit Aguilar:/ que j'avois vu le soleil aujourd'hui.

— Ah ! pour cela, je le crois /:dit Toledé:/ car moi qui te parle, je l'ai vu tout de même.

— Je pensois aussi /:dit Aguilar:/ que je voudrois bien voir le soleil demain.

— Mais tu le verras /:dit Toledé:/ à moins qu'il n'y ait du brouillard.

— Ce là n'est pas bien sûr /:dit Aguilar:/ car je pourois mourir cette nuit.

— Il faut convenir /:dit Toledé:/ que tu nous aportes de Malte des propos de table tout à fait réjouissants.

— Helas /:dit Aguilar:/ On est sûr de mourir, mais l'heure en est incertaine.

— Ecoutes donc /:dit Toledé:/ de qui tiens tu toutes ces agreables nouvautés ? Ce doit être quelque mortel d'un commerce très amusant ? L'invit on [*sic*] souvent à souper ?

— Point du tout /:dit Aguilar:/ c'est mon confesseur qui m'a dit cela ce matin.

— Et quoi /:dit Toledé:/ tu arrives à Madrid et tu te confesses le même jour, mais tu est donc venu pour te battre.

— C'est cela même. /:dit Aguillar:/

— A la bonne heure /:dit Toledé:/ aussi bien y a-t-il long tems que je n'ai feraillé. Je serai ton sécondant.

— Voilà précisément ce qui ne peut être /:dit Aguilar:/ Tu est le seul homme au monde que je ne puisse pas prendre pour sécondant

— Juste ciel /:dit Toledé:/ tu as récomencé ta maudite querelle avec mon frere.

— C'est cela même /:dit Aguillar:/ le Duc de Lerne n'a point voulu consentire aux réparations que j'exigeai. Nous nous baterons cette nuit aux flambaux sur les bords du Mansanarez au dessous du grand pont.

— Bon Dieu /:dit Toledé:/ faudra t-il ce soir perdre un frere ou un ami ?

— Peut être l'un et l'autre /:dit Aguilar:/ nous aurons un combat à outrance. Au lieu d'épées de courtes dagues et le poignard dans la main gauche. Tu sais que ce sont des armes cruelles. ”

Tolede, dont l'ame sensible cédoit à toutes les impressions passa dans un instant de la gaité, la plus vive au plus extreme désespoir. “ J'ai prévu ta douleur /:dit Aguilar:/ et je ne voulois point te voir, mais une voix du ciel s'est fait entendre en moi, et m'ordonne de te parler des peines d'une autre vie.

— Ah ! mon ami /:dit Tolede:/ laisse là ma conversation [*sic*]

— Je ne suis qu'un soldat /:dit Aguilar:/ je ne sais point prêcher, mais j'obeïs à la voix du ciel. ” En ce moment nous entendimes sonner onze heures. Aguilar embrassa son ami et puis il lui dit “ Tolede écoute moi : un secret présentiment m'avertit que je perirai, mais je veux que ma mort soit utile à ton salut. Je veux retarder le combat jusqu'à minuit. Sois alors bien attentif. S'il est possible aux morts de se faire entendre des vivants, sois assuré que ton ami te donnera des nouvelles d'un autre monde. Mais sois bien attentif à minuit. C'est [l']heure des aparitions. ” Ensuite Aguillar embrassa encore son ami et partit. Tolede se jetta sur son lit et versa bien des larmes, et moi je me retirai dans l'antichambre, laissant cependant la porte ouverte pour voir ce qui arriveroit à minuit.

Tolede se levoit, regardoit à sa montre et puis il retournoit a son lit et pleuroit, la nuit etoit orageuse. La lueur de quelques éclairs lointains brilloit à travers les ais de nos volets. L'orage se raprocha, et ses terreurs ajouterent à la tristesse de nôtre situation. Minuit sonnat et nous entendimes fraper trois coups contre notre volet.

Tolede ouvrit le volet et dit “ Est tu mort ?

— Je suis mort, répondit une voix sepulcrale.

— Y a-t-il un purgatoire /:dit Tolede:/

— Il y a un purgatoire, et j'y suis déjà /:repondit la même voix:/ ” et puis nous entendimes comment [*sic*] un gémissment dou[*o*]ureux.

Tolede tomba prosterné, le front dans la poussieur [*sic*]. Ensuite il se leva, prit son manteau et sortit. Je le suivis. Nous primes le chemin du Mansarez, mais nous n'étions pas encore au grand pont, que nous vimes une troupe de gens, dont quelques uns portoient des flambeaux. Tolede reconnu son frere. “ Ne vas pas plus loin /:lui dit le duc de Lerne:/ tu rencontrerez [*sic*] le corps de ton ami. ” Tolede s'évanouit. Je le vis entoure des siens et je pris le chemin du portail. Lorsque j'y fus je me mis à reflechir sur ce que nous avions entendu. Le pere Sanudo m'avoit toujours dit qu'il y avoit un purgatoire je ne fus donc point surpris de me l'entendre dire encore. Toute cette scene ne me fit pas une grande impression et je dormis aussi bien que de coutume.

## VINGT-SIXIEME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure acoutumée, et le Boemien voyant le désir que nous avions de connoitre la suite de son histoire en réprit le recit en ces termes.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN.

Je vous ai dit qu'on avoit emporté chez lui le chevalier de Tolede, et que je m'étois allé tranquillement coucher sous le portail de Saint Roc. Le lendemain le premier homme qui entra dans l'église ce fut Tolede, mais si pale et si defait, qu'on avoit de la peine à le reconnoitre. Il fit sa priere et demanda un confesseur.

Le chevalier avoit aparement laissé beaucoup de péchers s'acumuler sur sa conscience, car il resta longtems au confessional. Il le quita baigné de larmes et donnant des marques de la plus parfaite contrition. Il m'aperçut et me fit signe de le suivre.

Il étoit très grand matin. Les rues etoient encore désertes. Le chevalier prit les premieres mules de louage que nous rencontrames, et nous sortimes de la ville. Je lui representai que ses gens concevroient de l'inquietude d'une trop longue absence. “ Non /:me répondit il:/ Il[s] sont prévenus et



ne m'atenderont pas.

— Monsieur le Chevalier /:lui dis-je alors:/ permettez-moi, de vous faire une observation. La voix que nous avons entendue hier vous a dit une chose que vous eussiez tout aussi bien trouvé dans votre catechisme. Vous vous êtes confessé et sans doute on ne vous a point refusé l'absolution ; mettez quelque réforme dans votre conduite, mais ne vous affectez pas comme vous le faites.

— Ah ! mon ami /:dit le chevalier:/ quand une fois l'on a entendu la voix des morts on n'a pas longtemps à rester parmi les vivants. ” Je compris alors que mon jeune patron croyait bientôt mourir, et qu'il s'étoit affecté de cette idée. J'en eus pitié et je pris la résolution de ne [le] point quitter.

Nous entrâmes dans un chemin peu fréquenté qui traversoit une contrée assez sauvage, et nous conduisit à la porte d'un couvent de Camaldules. Le chevalier paya ses muletiers, puis il sonna. Un moine parut. Le chevalier se fit connoître et demanda la permission de faire une retraite de quelques semaines.

On nous conduisit dans un hermitage situé au bout du jardin. Et l'on nous fit entendre par signes, qu'une cloche annoncerait l'heure de refectoire. Notre cellule étoit fournie des livres de dévotion, dont la lecture devint la seule occupation du chevalier. Quant à moi je trouvai un Camaldule qui péchoit à la ligne, je me joignis à lui et ce fut mon seul amusement.

Le silence qui fait partie de la règle des Camaldules ne me déplut pas trop le premier jour. Mais dès le troisième il m'étoit devenu insupportable. Pour ce qui est du chevalier sa mélancolie augmentoit tous les jours

Nous étions dans ce couvent depuis huit jours lorsque j'y vis arriver un de mes camarades du portail saint Roc. Il nous avoit vu monter sur nos mules de louage, puis ayant rencontré le même muletier. Il avoit su de lui le lieu de notre retraite. Il m'apprit que le chagrin de m'avoir perdu, avoit en partie dispersé la petite troupe. Et que lui s'étoit mis au service d'un négociant de Cadix malade à Madrid. Ce jeune ayant eu par accident les bras et les jambes cassées avoit besoin de monde pour le servir.

Je lui dis que je ne pouvois plus me supporter chez les Camaldules, et je le priai de prendre ma place auprès de Chevalier seulement pour quelques jours.

Il me répondit qu'il le feroit volontiers, mais qu'il craignoit de manquer au négociant de Cadix qui l'avoit pris à son service. On l'avoit engagé sous le portail de Saint Roc, et s'il manquoit à son engagement, il pouvoit faire tort aux garçons qui s'y rassembloient.

Je lui repliquai que je pouvois prendre sa place auprès du jeune malade. J'avois su prendre de l'autorité sur mes petits compagnons, et celui ci ne crut pas devoir me résister. Je le menai chez le Chevalier qui ne parloit point [*sic*], me fit comprendre par signes qu'il consentoit à l'échange.

J'allai donc à Madrid et je me rendis aussitôt à l'auberge que m'avoit indiqué[e] mon camarade, mais je trouvais qu'on avoit transféré le malade chez un médecin dans la rue d'Alcantara. Je n'eus pas de peine à le trouver. Je dis que j'étois venu à la place de mon petit camarade Chiquito, que je m'appellois Avarito, enfin, que je rendrois les mêmes services et avec la même fidélité.

On me répondit que mes services seroient acceptés mais qu'il falloit tout de suite que j'allas[se] dormir, parce que j'aurais à veiller le malade pendant plusieurs nuits de suite. Je dormis donc et le soir je me présentai pour entrer en fonction. On me conduisit chez le malade que je trouvai dans une situation fort gênante, ayant tous les membres assujétis à cause de fractures, il ne pouvoit faire usage que de sa main gauche, et ressentoit des grandes douleurs dans les autres membres qu'il avoit eu brisés. J'essayai de lui faire oublier ses souffrances, en l'occupant et le distrayant. Je fis si bien qu'il consentit à me raconter son histoire. Ce qu'il fit en ces termes.

#### HISTOIRE DE LOPE-SOAREZ.

Je suis le fils unique de Gaspard Soaréz, le plus riche négociant de Cadix. Mon père, dont l'humeur est naturellement austère et rigide, exigeoit que je ne fusse occupé que des affaires du Comptoir, et ne permettoit point que je prisse part aux amusements où se livrent les fils des premières maisons de

Cadiz. Désirant lui complaire en tout je frequentois peu le spectacle, et le Dimanche je n'étois pas de ces brillantes parties de plaisir, qui plaisent tant dans les villes de commerce, et en rendent le séjour agréable.

Cependant comme l'esprit a besoin de délassement, j'en cherchai dans les lectures de ces livres amusants, mais dangereux, connus sous le nom de Romans. Le gout que j'y pris me donna beaucoup de dispositions à la tendresse. Mais comme je sortois peu, et qu'il ne venoit pas de femmes chez nous, je n'avois pas d'ocasion de disposer de mon cœur. Mon pere se trouva avoir des affaires en cour, et crut que ce seroit une bonne occasion de me faire voir Madrid. Il m'anonça ses intentions, je fus loin de m'y oposer. J'étois charmé de pouvoir respirer un air plus libre, hors des grilles du comptoir et de la poussiere des magasins.

Lorsqu'on eut fait tous les préparatifs de mon voyage, mon pere me fit venir dans son cabinet et me tint ce discours.

“ Vous allez dans un pays où les négociants ne jouent point comme à Cadiz le premier Role. Et ils ont besoin d'une conduite très grave et décente pour n'y point voir ravaller un état qui les honore puisqu'il contribue puissamment à la prosperité de leur partie [*sic*], ainsi qu'à la force réelle du monarque. Voici donc trois preceptes, que vous observe[re]z fidelement sous peine d'encourir mon indignation.

Premierement je vous ordonne d'éviter la conversation des nobles, ils croient nous honorer, lorsqu'ils nous adressent la parole et nous disent quelques mots. Il ne faut point les laisser dans cette erreur, puisque nôtre gloire est tout à fait indépendante de ce qu'ils peuvent nous dire.

Secondement je vous ordonne de vous faire appeler Soarez tout court, et non pas Don Lope Soarez. Les titres n'ajoutent rien à la gloire d'un négociant. Elle consiste toute entiere, dans l'étendu de ses relations et la sagesse de ses entreprises.

Troisièmement je vous defends, de jamais tirer l'épée, l'usage le voulant je consens à ce que vous en portiez une, mais vous devez vous rappeler que l'honneur d'un négociant, consiste tout entiere dans son exactitude à remplir ses engagements, aussi n'ai-je jamais voulu que vous prissiez une seule leçon d'escrime.

Si vous contreveniez à quelqu'un de ces trois points, vous encoureriez par la même mon indignation. Mais il en est un quatrième dans le quel vous devez aussi m'obeir, sous peine d'encourir, non seulement mon indignation, mais encore ma malediction, celle de... mon pere et celle de mon grand pere qui est votre bisayeul, et le prémier auteur de nôtre fortune. Ce point est de n'avoir jamais des communications directes ni indirectes avec la maison des freres Moro banquiers de la cour.

Les frères Moro jouissent à juste titre de la réputation d'être les plus honetes gens du monde, et cette défense de ma part à droit de vous surprendre, mais votre surprise cessera, lorsque vous saurez les griéfs que notre maison a contre eux. C'est pourquoi je veux en peu de mots vous faire notre histoire.

#### HISTOIRE DE LA MAISON SOAREZ.

L'auteur de nôtre fortune fut Inigo Soarez qui après avoir passé sa jeunesse à courir les mers, prit ensuite une part considérable dans l'*apalte* des mines du Potosi et fonda une maison de commerce à Cadiz : en consequence de quoi, il rechercha l'amitié des principaux négociants de l'Espagne. Les Moro, jouoient dès lors un grand role. Mon ayeul les informa de l'intention où il étoit de former avec eux des relations suivies. Il obtint leur consentement, et pour entrer en affaire, il fit des fonds à Anvers et tira sur eux à Madrid. Mais quelle ne fut pas son indignation lorsqu'il recut sa traite qui lui fut renvoyée avec un proteste. Par la poste suivante il reçut une lettre remplie d'excuses. Roderique Moro, lui mandoit s'être trouvé à S<sup>t</sup> Ildephonse auprès du ministre, et que la lettre d'avis d'Anvers ayant tardé, son prémier commis n'avoit pas cru devoir s'écarter de la regle du comptoir. Que cependant il n'y avoit pas de réparations aux quelles il ne se preta pas. Mais l'ofense étoit faite, Inigo Soarez rompit tout commerce avec le Moro, et en mourant il recommanda a son fils de n'avoir jamais aucune

rélation avec eux.

Ruiz Soarez mon pere fut long tems obeissant au sien, mais des grandes banqueroutes qui diminuerent inopinément le nombre des maisons de commerce, le forcerent pour ainsi dire, d'avoir recours aux Moro. Il eut tout lieu de s'en repentir. Je vous ai dit que nous avions une grande part à l'*apalte* des mines du Potosi. Cette circonstance mettant entre nos mains beaucoup de lingots, nous avions l'habitude d'en faire nos paiements, qui par la n'etoient point affectés par les variations du change. A cet effet nous avions des caisses en bois de c dre, qui contenoient chacun[e] cents livres d'argent. Soit deux mille sept cent piastres fortes et six reales. Vous avez encore pu voir quelques unes de ces caisses au Magazin. Elles etoient garnies en fer, et munies de cachets de plomb à la marque de nôtre maison. Chaque caisse avoit son Numero. Elles alloient aux Indes, revenoient en Europe, retournoient en Amérique sans que personne songea à les ouvrir, et chacun les recevoit en paiement avec le plus grand plaisir. Elles etoient fort connues à Madrid même. Cependant quelqu'un ayant à faire un paiement à la maison Moro y porta quatre de ces caisses. Et le chef du comptoire non seulement les fit ouvrir mais fit essayer l'argent. Lorsque la nouvelle de ce proced  injurieux parvint à Cadix mon pere en conçut la plus vive indignation.   la vérité par la poste suivante, il r cut une lettre d'Antoine Moro fils de Rodrigue. La lettre etoit remplie d'excuses. Roderigue all guoit qu'il avoit été mandé   Valadolid, où se tenoit la cour, qu'à son retour il avoit d saprouv  la conduite de son premier commis, qui étant étranger ne connoissoit pas les usages de l'Espagne. Mon pere ne se contenta point de ces excuses, il rompit tout commerce avec les Moro et en mourant il me r comanda de n'avoir jamais de relation avec eux.

Long tems je fus obeissant et je m'en trouvai bien. Enfin des circonstances particulieres me reunissant avec les Moro, j'oubliai ou plutot je n'eus pas toujours assez présentes les dernieres leçons de mon pere, et vous verrez ce qui m'en arriva.

Quelques affaires en cour m'obligeoient d'aller à Madrid, j'y fis connoissance avec un certain Livardez. Négociant retiré et vivant de ses capitaux, qui etoient considérables. Cet homme avoit dans le caractere quelque chose qui convenoit au mien. Nôtre liaison étoit déjà trop avancée, lorsque j'appris que Livardez étoit oncle de Sanche Moro, alors chef de cette maison.

J'aurais d  rompre tout de suite avec Livardez. Je ne le fis point tout au contraire ma liaison avec lui devint plus étroite. Un jour Livardez me dit que sachant avec quelle intelligence je fesois le commerce des Philipines il vouloit y metre un million à titre de comandite. Je lui r presentai qu'étant oncle de Moro il devoit plus tot leur confier ses fonds. " Non /:me repondit il:/ je n'aime point avoir des affaires d'interet avec mes proches. " Enfin il sut me persuader, et il y eut d'autant moins de peine que véritablement je n'entrais par la dans aucune rélation avec les freres Moro. De retour à Cadiz j'ajoutai un navire aux deux autres que j'envoyois tous les ans aux Philipines et puis je n'y pensai plus

L'année suivante le pauvre Livardez mourut, et Sanche Moro m'écrivit que son oncle ayant placé un million chez moi il me prioit de le lui renvoyer. Peut être auroi[s]-je d  l'informer de nos conditions et de la comandite, mais je ne voulois avoir aucune rélation avec cette maison maudite et je renvoyois simplement le million. Mes vaissaux revinrent au bout de deux ans, et mon capital avoit triplé. Il revenoit donc encore deux millions au défunt Livardez. Il fallut bien alors entrer en correspondance avec les Moro. Je leur écrivis que j'avois deux millions à leur remettre. Ils me répondirent que le capital avoit été encaissé deux ans auparavant, et que c'étoit une affaire dont ils ne vouloient plus entendre parler. Vous jugez bien mon fils que je ne pus qu'être sensible à un affront aussi sanglant. Car c'étoit absolument vouloir me faire présent de deux millions.

J'en parlai à quelques négociants de Cadiz. Ils me dirent que les Moro, avoient raison, et qu'on ne pouvoit avoir part aux profits d'un capital encaissé. Moi je m'ofrois à prouver que le capital de Livardez etoit réellement sur les vaissaux, et que s'ils eussent p ris, j'avois droit à me faire rendre le milion. Mais je vis bien que le nom Moro en imposoit, et que si j'avois demandé une jonte de Négociants leur *parer * m'eut été defavorable.

Je consultai un avocat. Il me dit que les Moro ayant retiré ce capital sans la permission de leur oncle qui etoit mort, et moi l'ayant employé selon l'intention du dit oncle. Le dit capital étoit encore réellement chez moi, et que le milion encaissé par les Moro, et[ait] un milion tout dif rent qui ne

pouvoit avoir aucun rapport avec celui de Livardez. Mon avocat me conseilla d'assigner les Moro à l'audience de Séville. Je le fis, je plaidai six ans, il m'en couta cent mille piastres, malgré tout cela je perdis mon procès et les deux millions me sont restés.

J'eus d'abord envie d'en faire quelque fondation pieuse, mais je craignis que les mérites n'en retombassent en partie sur ces maudits Moro. Je ne sais encore ce que je ferai de cet argent. En attendant quand je fais mon bilan général de doit et avoir je mes dans l'avoir deux millions de moins. Vous voyez donc mon fils que j'ai des motifs suffisants pour vous défendre toute relation avec les Moro.

Comme le Boemien en étoit à cet endroit de sa narration, on vint l'interrompre et nous ne le revinmes [*sic*] plus de la journée.

## VINGT SEPTIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure accoutumée et le chef Boemien se trouvant de loisir reprit en ces termes la suite de son histoire.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN.

Vous vous rappellerez que j'étois au chevet du lit d'un pauvre jeune homme, qui ne pouvoit s'y remuer et n'avoit que l'usage de sa langue. C'étoit pour lui une consolation de me faire l'histoire de son malheur. Il m'avoit fait celle de sa famille et reprit en ces termes la suite de son récit.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU LOPE-SOAREZ.

Mon pere, ainsi que je vous en ai instruit, m'avoit défendu de prendre le titre de Don, de tirer l'épée, et de frequenter les nobles ; mais sur toutes choses d'avoir aucune relation avec la maison Moro. Je vous ai dit aussi le gout exclusif que j'avois pour la lecture des romans. Je pris donc soin de graver dans ma mémoire les préceptes de mon pere ; puis j'allai chez les libraires de Cadiz me fournir de ce genre d'ouvrage, dont pendant mon voyage, je me prometois un plaisir infini. Enfin je m'embarquai sur un pinque. Je quittai nôtre isl[e] aride, poudreuse et brulée. J'abordai aux rivages fleuris du Gualdaquivir et je vins à Seville. Je ne restai dans cette ville que le tems nécessaire pour trouver des muletiers. Il s'en présenta un qui au lieu d'une chaise, avoit à m'offrir un carosse assez comode. Je lui donnai la preference. Je remplis ma voiture des Romains, que j'avois acheté à Cadiz, et je partis pour Madrid.

Les belles contrées qu'on traverse jusqu'à Cordue, les sites pittoresque de la Siera Morena, les mœurs pastorales des Manschegues, tout ce que je voyois ajoutoit à l'efet de mes lectures favorites. J'atendrissois mon ame, je la nourrissois de sentiments exaltés et délicats, enfin je puis dire, qu'en arrivant à Madrid, j'étois éperduement amoureux sans l'être d'aucun objet déterminé.

En arrivant à la capitale je descendis à la croix de Malte. Il étoit midi et l'on ne tarda pas à couvrir ma table. Ensuite je me mis à ranger mes efets comme il est ordinaire aux voyageurs, lorsqu'ils prennent possession d'une chambre d'auberge. Pendant ce tems là, j'entendis et je vis quelque mouvement à ma sérure. J'y allai et j'ouvris ma porte un peu brusquement. La résistance que j'avois éprouvée, me fit juger que j'avois heurté quelqu'un. En effet je vis derrière ma porte un homme assez bien mis, s'essuyant le nez qu'il avoit écorché. " Seigneur don Lope /:me dit l'inconnu:/ J'ai su dans l'auberge l'arrivé du digne fils de l'illustre Gaspar Soarez, et je venois vous rendre mes devoirs

— Monsieur /:lui repondis-je:/ si vous aviez eu simplement l'intention d'entrer chez moi. Je vous eusse fait en ouvrant la porte quelque bosse au front. Mais comme vous avez le nez ecorché, je pense

que vous aviez peut être l'œil au trou de la serure.

— Bravo ! /:dit l'inconnu:/ vôtre pénétration est admirable. Il est vrai que désirant faire connoissance avec vous, j'ai voulu prendre à l'avance quelque idée de vos manières, et j'ai été charmé de l'air noble avec le quel vous vous promeniez par la chambre, et rangiez vos petits efets. ” Après avoir ainsi parlé l'inconnu entra chez moi, sans que je l'en priasse, et poursuivant son discours, il me dit “ Seigneur Don Lope vous voyez en moi l'illustre rejeton des Busqueros de Castille vieille, qu'il ne faut pas [confondre] avec d'autres Busqueros, originaires de Leon. Quant à moi je suis connu sous le nom de Don Roque Busqueros, mais désormais je ne veux plus être distingué, que par mon dévouement pour le service de votre Seigneurie. ”

Je me rapellai alors les ordres de mon pere et je dis “ Seigneur Don Roque, je crois devoir vous informer d'une circonstance de famille. Lorsque j'ai pris congé de Gaspar Soares dont je suis le fils. Il m'a recomandé de ne jamais souffire qu'on me donna le titre de Don. Il m'a aussi defendu de jamais frequenter aucun noble par où, vôtre Seigneurie peut voir qu'il ne me sera pas possible de profiter de ses intentions obligeantes ”

Ici Busqueros prit un air fort serieux et me dit “ Seigneur Don Lope, et non pas Lope Soarez ! Le discours de vôtre Seigneurie, me met dans un grand embaras, car mon pere en mourant dans mes bras m'a ordonné de toujours donner le Don aux illustres negociants et de rechercher leur société, par où, vôtre Seigneurie peut juger qu'elle ne peut obeir à son pere, sans que je ne contreviene aux dernieres volontés du mien. Et qu'autant vous ferez d'efforts pour m'éviter, autant j'en dois faire pour être avec vous aussi souvent qu'il me sera possible. ” Le raisonnement de Busqueros me confondit, d'ailleurs il avoit pris un air fort serieux, et mon pere m'ayant défendu de tirer l'épée. Je devois faire mon possible pour eviter les querelles.

Cependant Don Roque avoit trouvé sur ma table quelques pièces de huit. C'est à dire : qu'elles valent huit ducats de Holande. “ Seigneur Don Lope /:me dit il:/ Je fais collection de ces pieces. Et précisément il m'en manque, qui soyent frappées dans les années que je vois marquées ici. Vous savez ce que c'est que la manie des collections. Et je crois vous faire plaisir en vous ofrant une ocasion de m'obliger, ou plustôt c'est le hasard qui vous l'offre, car j'ai de ces pieces là depuis l'an sept ou l'on commença d'en frapper, et il falloit précisément que ces deux là me manquassent. ” J'ofris les deux pieces d'or à Don Roque, et je crus qu'il s'en iroit ensuite, mais ce n'étoit pas là son intention. Il reprit tout d'un coup son air le plus serieux et me dit “ Seigneur Don Lope je crois qu'il sera tout à fait inconvenable que nous mangeassions tous les deux dans la même assiete, ou que nous fussions réduits à nous passer alternativement la cuillere ou la fourchette. Je vais donc faire apporter un second couvert. ” Busqueros donna ses ordres en conséquence. Ensuit on servit, et je suis forcé d'avouer que le propos de mon importun convive étoit assez amusant. Sans le chagrin de désobeir à mon pere je l'eusse vu à ma table avec plaisir.

Busqueros s'en alla dès qu'il eût diné. Pour moi je laissai passer la grande chaleur du jour, et je me fis ensuite conduire au Prado. J'admirai les beautés de cette promenade, mais j'étois impatient de voir le buen-retiro. Ce jardin solitaire est fameux dans nôt romans. Et je ne sais quel pressentiment [m'avertissait] que j'y formerois une tendre liaison.

La vue du buen-retiro me ravit plus que je ne puis vous le dire. Et je me serois long tems abandonné à mon admiration, mais j'en fus tire par la vue de quelque chose de brillant que je distinguois dans l'herbe. Je ramassai cet objet, et je vis que c'étoit un portrait attaché à une chaine d'or. Le portrait etoit celui d'un très beau jeune homme, de l'autre côté de médaillon etoit une natte de cheveux traversée par une bande d'or, avec ces mots “ Tout à toi ma chere Inez ”. Je mis le joujeau [*sic*] dans ma poche et je poursuivis ma promenade.

Ensuite revenu au même endroit j'y trouvai deux femmes. L'une d'elles très jeune personne et tres belle personne cherchoit à terre avec l'air chagrin qu'on a d'avoir perdu un objet precieux. Je n'eûs pas de peine à deviner qu'elle cherchoit le portrait. Je l'abordai et lui dis “ Madame je crois avoir trouver l'objet que vous cherchez, mais la prudence ne me permet pas de m'en désaisir jusqu'à ce que vous daignez en faire une sorte de description qui prouve votre droit de propriété.

— Monsieur /:me répondit la belle inconnue:/ je cherche un portrait attaché à un bout de chaine

don voici le reste.

— N’y auroit-il pas /:lui dis-je:/ quelque inscription avec ce portrait ?

— Il y en a une /:dit l’inconnue en rougissant:/ Elle vous aura appris que je m’appelle Inez, et que l’original de ce portrait est “ tout à moi ”. Eh bien qu’est ce qui vous empêche encore de me le rendre ?

— Madame /:lui dis-je:/ vous ne m’apprenez pas à quel titre cet heureux mortel vous appartient.

— Monsieur /:dit l’inconnue:/ J’ai cru devoir satisfaire vos scrupules et non pas contanter votre curiosité. Et vous n’avez réellement pas le droit de me faire de pareilles questions.

— Ma curiosité /:lui répondis-je:/ eut avec plus de justice, été appelé de l’intérêt. Quant à mon droit voici ce que je vous prie d’observer. Ceux qui trouvent un effet perdu, ont droit à une récompense honnête. Celle que je vous demande est de me dire, ce qui me rendra peut être le plus malheureux des hommes. ”

La belle inconnue prit un air assez sérieux et me dit “ Vous vous avancez beaucoup pour une première entrevue, ce n’est pas toujours un sur moyen d’en avoir une seconde. Mais je veux bien vous satisfaire sur ce point : l’original de ce portrait est... ”

Dans cet instant Busqueros sortit inopinément d’une alle voisine, et nous abordant d’un air cavalier, il dit “ Je vous fait mes compliments Madame vous avez fait connaissance avec le fils du plus riche négociant de Cadix. ”

La plus extrême indignation se peignit dans les traits de l’inconnue. “ Je ne croyais pas /:dit elle:/ être faite pour qu’on m’adressa la parole sans me connoître. ” Ensuite se tournant de mon côté elle me dit “ Monsieur veuillez bien me rendre le portrait que vous avez trouvé. ” Ensuite elle monta dans son carrosse et disparut à nos yeux. Busqueros avoit aussi disparu, ou plus tot, il étoit déjà au bout de l’allé, n’ayant pas jugé à propos d’attendre les reproches, que je pouvois lui faire.

Le lendemain comme c’étoit dimanche je pensai, qu’à force de courir les églises je pouvois rencontrer la belle Inez. Je fus dans trois églises fort inutilement mais je la trouvai dans la quatrième. Elle me reconnut. Lorsque la messe fut finie. Elle sortit de l’église passa à côté de moi et s’approchant à dessein. Elle me dit à demi-voix “ Le portrait étoit celui de mon frere. ” Elle avoit déjà passée que j’étois cloué à ma place, enchanté de ce peu de mots que j’avois entendus. En effet le soin qu’elle prenoit de me tranquiliser sembloit prouver un intérêt naissant.

De retour à mon auberge je me fis porter à diner. J’espérois ne point voir mon Busqueros, mais il parut avec la soupe et me dit “ Seigneur don Lope j’ai refusé vingt invitations. Mais je vous l’ai déclaré, je suis entièrement dévoué au service de vôtre Seigneurie. ”

J’avois fort envie de faire au Seigneur Don Roque quelque compliment désobligeant. Mais je me rappellai que mon père m’avoit défendu de tirer l’épée je devois donc éviter les querelles.

Le Busqueros se fit donner un couvert prit place, puis s’adressant à moi d’un air très satisfait, et content de lui-même il me dit “ Convenez Seigneur don Lope que je vous ai rendu hier un éminent service. Sans en faire le semblant j’ai averti la dame que vous étiez fils d’un riche négociant. Elle a feint de ressentir un violent courroux ; mais c’étoit pour vous persuader qu’elle étoit insensible à l’attrait des richesses. Ne la croyez point Seigneur don Lope, vous êtes jeune, vous avez de l’esprit, une belle figure mais quand on vous aimera, l’or y entrera pour quelque chose. Pour moi par exemple cela n’est point à craindre. Quand on m’aime, c’est moi qu’on aime, et je n’ai jamais inspiré de passion motivé sur l’intérêt. ” Busqueros tint je ne sais combien de propos pareils, et quand il eût diné il s’en alla.

Le soir je me rendis au buen-retiro, mais avec un secret pressentiment que je n’y verois pas la belle Inez. En effet elle n’y vint pas, mais Busqueros y vint et ne me quitta point de la soirée. Mon importun vint encore diner le lendemain et en s’en allant il m’annonça qu’il iroit me joindre au buen retiro. Je lui dis que je n’irai pas, mais j’étois bien persuadé qu’il ne me croiroit pas sur ma parole. Le soir étant venu. J’allai me cacher dans une boutique sur le chemin du buen retiro. Je n’y fus pas long tems que je vis passer Busqueros. Il alla au Buen retiro, et ne m’y trouvant pas il revint sur ses pas pour m’aller chercher au Prado.

Alors j’allai moi même au buen-retiro, j’y fis quelques tours, enfin je vis entrer la belle Inez. Je

l'abordai avec un air de respect qui parut ne pas lui déplaire. Je ne savais si je devois la remercier de ce qu'elle m'avoit dit à l'église. Elle même me tira d'embaras et me dit d'une air riant " Vous pretendez qu'on a droit à une récompense honete, lorsqu'on trouve un efet perdu. Et pour avoir trouver ce portrait vous avez voulu connoître mes relations avec l'original. Vous le connoissez maintenant ainsi, ne me demandez plus rien, à moins que vous ne trouviez encore quelque chose qui m'appartiene, car alors vous aurez droit sans doute à de nouvelles récompenses. Cependant il ne convient pas qu'on nous voye souvent ensemble. Adieu, je ne vous defends pas de m'aborder lorsque vous aurez quelque chose à me dire. " Inez me fit ensuite un salut gracieux au quel je répondis par une profonde réverence. Puis je portai mes pas dans une allée paralelle non sans laisser errer mes regards dans celle que je venois de quitter. Inez fit encore quelques tours, et montant en voiture elle me jeta un dernier regard, où je crus lire de la bienveillance.

Le lendemain matin, toujours occupé du meme sentiment, et reflechissant sur ses progrès. Il me parut que le moment n'étoit peut être pas éloigné, où la belle Inez, me donneroit le droit de lui écrire. Je n'avois jamais écrit des lettres d'amour. Je crus convenable de m'y exerce[r] pour en saisir le style. Je mis donc la main à la plume, et j'écrivis une lettre ainsi conçue.

Lope Soarez à Inez <sup>trois etoilles.</sup>

Ma main tremblante d'accord avec un sentiment timide, se refuse à tracer ces caracteres. En efet que pourroient ils exprimer ? Quel mortel pourroit écrire sous la dictée de l'amour ? La plume ne peut le suivre

Je voudrois rassembler ma pensée sur ce papier. Elle m'échape. Elle s'egare dans le[s] bosquets du buen-retiro. Elle s'arrete sur le sable, où vos pas sont imprimés, elle ne peut s'en détacher

Ce jardin de nôt Rois, est il réellement aussi beau qu'il me le paroît ? Non sans doute le charme est dans mes yeux. Ces lieux seroient ils abandonnés si d'autres y voyoient les beautés que j'y découvre.

Dans ce jardin le gazon a plus de fraicheur. Le jasmin s'epuyse exahalant ses parfumes [*sic*] et le bocage où vous avez passé, jaloux de son ombre amoureuse s'opose avec plus de force aux rayons brulants du jour. Vous n'avez fait qu'y passer, que ferez[-vous] donc dans ce cœur où vous etes à demeure.

Ayant achevé cette épître, je la rélus, et je vis qu'elle étoit remplie d'extravagances. Aussi n'avois-je point envie de la remettre ni de l'envoyer. Cependant comme pour me faire une agréable illusion, je la cachetai, et j'écrivis dessus " A la belle Inez ". Puis je jetai la lettre dans un tiroire. Ensuite il me prit envie de sortir. Je parcourus les rues de Madrid, et passant devant l'auberge du lion blanc, je pensai qu'il seroit agréable d'y diner, et d'échaper ainsi au maudit Busquéros. J'y dinai en efet, puis je revins à mon auberge.

J'ouvris le tiroir où j'avois mis la lettre amoureuse, et je ne la trouvai point. J'en demandai des nouvelles à mes gens. Ils me répondirent que personne n'étoit venu à l'exception de Busqueros. Je ne doutai point qu'il ne l'eut prise et je fus fort inquiet de ce qu'il en feroit.

Le soir je n'allai pas droit au Buen-retiro, je me mis en ambuscade dans la boutique, où j'avois été la veille. Bientot je vis paroître le carosse de la belle Inez, et Busqueros courant après et montrant une lettre qu'il tenoit à la main. Il en fit tant par ses gestes et ses cris, qu'on arreta la voiture, et il eut l'avantage de remettre la letre en mains propres. Ensuite le carosse poursuivi[t] du côté du Buen-retiro, et Busqueros prit un autre chemin

Je ne savois trop quelle serait la fin de cette scene, et je m'acheminai lentement vers le jardin. J'y trouvai la belle Inez assise avec sa compagne sur un banc adossé contre une charmille. Elle me fit signe d'aprocher, me fit assoir et puis me dit " Il est nécessaire Monsieur que j'aye une explication avec vous. Dabord je vous prie de me dire pourquoi vous avez écrit toutes ces folies ? Et puis pourquoi vous en avez chargé cet homme dont la hardiesse m'a beaucoup déplû, comme vous l'avez pu voir ?

— Madame /:lui répondis-je:/ il est bien vrai que je vous ai écrit cette lettre, mais mon intention n'étoit pas qu'elle vous fut remise. Je l'ai écrite pour le plaisir de l'écrire, et puis je l'ai jetée dans un

tiroir dont elle a été tirée par ce détestable Busqueros, qui fait mon malheur, depuis que je suis à Madrid. ”

Inez se prit à rire et relut ma lettre avec un air de complaisance. Ensuite elle me dit “ Vôte nom est donc Lope Soarez, et [*sic*] vous parent de ce grand et riche Soarez, négociant à Cadix ? ” Je répondis que j’étois son fils unique. Inez ensuite parla des choses indifferentes et reprit le chemin de son carosse. Avand d’y monter elle me dit “ Il ne convient pas que je garde ces folies, je vous les rens, mais ne les perdez pas, peut être vous les redemanderai-je un jour. ” En me rendant la lettre Inez me séra la main

Jusqu’alors aucune femme ne m’avoit séré la main. J’en avois vû des exemples dans les romans, mais je n’avois pu par la lecture me faire une juste idée du plaisir qui en resultoit.

Je trouvai cette maniere d’exprimer le sentiment tout à fait ravissant[e], et je rentrai chez moi le plus heureux des hommes.

Le lendemain, Busqueros me fit encore l’honneur de diner chez moi. “ Et bien /:me dit-il:/ la lettre est elle arrivée à son adresse ? Je vois à votre air qu’elle a fait un bon efet. ” Je fus obligé de convenir que je lui avois quelques obligations.

Sur le soir j’allai au Buen-retiro. Tout en entrant je vis Inez qui me dévançoit de quelques cinquante pas. Elle étoit sans sa compagne, et suivie de loin par un laquais. Elle se retourna, puis elle continua d’avancer, et laissa tomber son évantail. Je le rapportai. Elle le reçut d’un air gracieux et me dit “ Je vous ai promis une récompense honête, toutes les fois que vous me rapporteriez un efet perdu. Alons nous mettre sur ce banc pour y traiter cette grande affaire ”

Elle me conduisit au meme banc, où nous avions été la veille, et me dit “ Et bien : quand vous avez raporté ce portrait, vous avez appris que c’etoit celui de mon frere que voulez vous savoir aprésent ?

— Ah ! Madame /:lui répondis-je:/ Je veux savoir qui vous etes ? Comment vous vous apellez ? et de qui vous dependez ?

— Ecoutez /:me dit Inez:/ vous pouriez croire que vos richesses ont pu m’ebloir, mais vous perdrez cette idée, lorsque vous saurez que je suis fille d’un homme aussi riche que vôte pere, du banquier Moro.

— Juste ciel /:m’ecriai-je:/ l’ai-je bien entendu ? Ah Madame je suis le plus malheureux des hommes. Je ne puis songer à vous sans encourire la malédiction de mon pere, de mon grand-pere et de mon bisayeul Inigo-Soarez qui après avoir couru les mers a pris une part dans l’apalte des mines du Potosi, et fondé une maison de commerce à Cadiz ”

Dans cet instant la tête de Don Busqueros perça la charmille où nôtre banc étoit adossé, se plaça entre Inez et moi, et il nous apostropha en ces termes “ N’en croyez rien Madame. C’est là sa ressource ordinaire quand il veut se débarasser de quelqu’un. Comme il ne se soucioit pas de lier connoissance avec moi. Il a allegué que son pere lui avoit defendu de frequenter les nobles. Aprésent il a peur de facher son bisayeul Inigo Soarez qui après avoir couru les mers a pris une part dans l’apalte des mines du Potosi. Ne vous découragez pas Mademoiselle, les petits crèsus ont toujours de la peine à mordre à l’hameçon. Mais il faudra bien qu’il y passe. ”

Inez se leva avec l’air de la plus extrême indignation, et reprit le chemin de sa voiture.

Comme le Boemien en étoit à cet endroit de sa narration, on vint l’interrompre et nous ne le révimus plus de la journée.

## VINGT HUITIÈME JOURNÉE.

On se rassembla a l’heur acoutumée. Le boemien n’eut pas de peine à s’apercevoir que nous désirions avoir la suite de l’histoire de Soarez, ainsi que la siene propre et il la reprit en ces termes.

SUITE DE L’HISTOIRE DE LOPE SOAREZ.



Le jeune négociant couché sur son grabat et n'ayant que l'usage de sa langue, s'indignoit encore en songeant à l'insoutenable importunité de Busqueros. “ Inez<sup>9</sup> /:dit-il:/ que ce facheux maudit eut encore l'audace de reparoitre le lendemain chez moi, au moment où l'on aporçoit la soupe. Lorsqu'il eut satisfait son premier apétit il me dit “ Seigneur Don Lope, je conçois qu'à vôtre âge vous n'avez pas envie de vous marier. C'est une sotise que l'on fait toujours assez tot. Mais d'alleguer à une fille, le couroux de votre bisayeul Inigo Soarez qui à près avoir couru les mers, a prit une part dans l'apalte des mines de Potosi. Voila véritablement une idée fort bizare. Vous êtes bien heureux que j'aye un peu racomodé la chose.

— Seigneur Don Roque /:lui répondis-je:/ daignez ajouter un service à tous ceux que vous m'avez déjà rendus, c'est de ne point aller ce soir au buen retiro. Je crois bien que la belle Inez n'y viendra pas, et si elle vient elle ne daignera pas me parler ; mais je veux aller sur ce même banc où je l'ai vue hier, y déplorer mon malheur et gémir à mon aise. ”

Don Roque prit un air fort sérieux et me dit “ Seigneur Don Lope, le propos que vôtre Seigneurie vient de m'adresser à quelque chose de très ofensant, et pourroit faire croire que mon dévouement n'auroit pas le bonheur de vous agréer. Je pourrais à la vérité sans inconvenients, vous laisser gémir seul et déplorer vos infortunes ; mais la belle Inez pourroit venir, et, si je n'y suis pas, qui se chargera de réparer vos imprudences. Non non Seigneur Don Lope, je vous suis trop dévoué pour vous obeir en ceci. ”

Don Roque se retira tout de suite à près le diné. Je laissai passer la grande chaleur, et puis je pris le chemin du Buen retiro, mais je ne manquai pas de me cacher dans la boutique accoutumée. Bientôt je vis passer Busqueros, il alloit au buen retiro et, ne m'y trouvant pas il revint sur ses pas et prit à ce qu'il me parut le chemin du Prado. Alors je quitai mon ambuscade et j'allai dans les mêmes lieux où j'avois eu déjà<sup>10</sup> tant de plaisirs et de chagrins je m'assis sur le banc où j'avois été la veille, et j'y répendis bien des larmes

Tout à coup je me sentis donner un coup sur l'épaule. Je crus que c'étoit Busqueros, je me retournai avec un sentiment de colere. Mais je vis Inez qui me sourioit avec une grace divine. Elle prit place à côté de moi, ordonna à sa suivante de s'eloigner un peu et me tint ce discours “ Mon cher Soarez j'étois hier fort irritée contre vous, parce que je ne comprenois pas pourquoi vous me parliez de votre grand pere et de votre bisayeul. Mais j'ai été aux informations, je [*sic*] su que depuis un siècle vôtre maison ne veut point avoir de rélations avec la notre, et cela sur je ne sais quels griefs, qui, dit on, sont en eux mêmes de très peu de consequence. Mais s'il y a des dificultes de vôtre côté, il y en a aussi du mien. Mon pere a depuis longtems disposé de moi, et il craint que je ne prenne des idées d'établissement diferentes des sienes. Il veut que je sorte rarement, et ne me permet point de frequenter le Prado non plus que les spectacles. L'absolue nécessité de prendre l'air quelque fois me vaut la permission de venir ici avec ma duegne. Cette promenade est peu frequentée, et mon pere croit que j'y puis paroître sans danger. Mon futur epoux est un seigneur Napolitain appelé le Duc de Santa Maura. Je crois qu'il ne m'epouse que pour jouir de ma fortune et réparer la siene. J'ai toujours eu beaucoup d'éloignement pour ce partie, et j'en ai beaucoup plus encore depuis que je vous connois. Mon pere est d'un caractere très entier, cependant madame d'Avaloz sa sœur cadete a beaucoup de pouvoir sur son esprit. Cette chere tante a infiniment d'amitié pour moi, et elle est fort contraire au Duc Napolitain. Je lui ai parlé de vous, elle désire vous connoître. Venez avec moi jusqu'à mon carosse, vous trouverez à la porte du jardin un des gens de M<sup>e</sup> d'Avaloz qui vous conduira chez elle. ” Ce discours de l'adorable Inez remplit mon cœur de joye. Je la suivis, jusqu'à sa voiture, puis j'allai chez sa tante. J'eus l'avantage d'agréer à Madame d'Avaloz. J'y retournai les jours suivants à la meme heure et toujours j'y trouvai sa niece. Mon bonheur dura six jours. Le septieme je fus informé de l'arrivée du Duc de Santa Maura. Madame d'Avaloz me dit de ne point me décourager, et une femme de la maison me rémit une lettre ainsi conçue.

---

<sup>9</sup> La faute est évidente. Faut-il comprendre *songez, imaginez* ?...

<sup>10</sup> *Interl.*

Inez Moro à Lopé Soares.

L'homme haïssable auquel je suis destinée est à Madrid. Ses gens remplissent notre maison. J'ai obtenue la permission de me retirer dans un corps de logis dont une fenetre donne dans la ruelle des Augustins. La fenetre n'est pas très haute et nous pourrons nous entretenir quelques instants. J'ai à vous confier des projets d'une grande importance. Trouvez vous au Buen retiro à l'instant ou le soleil se couchera, et sur le banc où nous etions la derniere fois. L'homme qui vous a conduit chez ma tante, viendra vous prendre.

Lorsque je reçus cette lettre il étoit sept heures passées, et le soleil se couchant à huit, je n'avois pas de tems à perdre, j'allai donc au Buen-retiro, où je m'abandonnai à des douces reveries, melées pourtant de quelques remords causés par ma desobéissance aux ordres de mon pere. Mais l'amour nous remplit d'esperances flatueuses. Je me livrois à leur charme lorsque je vis entrer Busqueros. Mon premier mouvement fut de grimper sur une chène noueux que je voyois près de moi. Mais je n'étois pas assez adroit pour reussir, je redescendis à terre et m'allai metre sur un banc où j'attendis l'ennemi de pied ferme

Busqueros m'abordant avec son aisance acoutumée me dit " Eh bien Seigneur Don Lope, je crois que la belle Moro finira par atendrir vôtre bisayeul Inigo Soares, qui, après avoir couru les mers a prit une part dans l'apalt du Potosi — Vous ne me répondez pas Seigneur Don Lope ? Vous ne voulez pas répondre ? À la bonne heure puisque vous ne voulez pas parler. Je prendrai place sur ce banc et je vous raconterai mon histoire. Vous y trouverez des traits qui pourront servir à votre instruction " J'étois résolu à tout souffrir jusqu'au coucher du soleil. Je laissai donc toute liberté au Busqueros qui comença en ces termes

#### HISTOIRE DE DON ROQUE BUSQUÉROS.

Je suis le fils unique de Don Blas Busqueros le quel étoit fils cadet du frere cadet d'un autre Busqueros, qui lui même étoit cadet d'une branche cadete. Mon pere eut l'honneur de servir le Roi pendant trente cinq ans en qualité d'Alfier, c'est à dire d'enseigne, dans un régiment d'infanterie. Voyant que sa perséverance ne pouvoit le faire monter au grade de sous-lieutenant, il quitta le service et s'établit dans la bourgade d'Alazzuelos, où il épousa une demoiselle noble, à qui un oncle chanoine avoit fait une rente de six cent piastres. Je fus le seul fruit de cette union qui ne dura guere. Mon pere étant mort que je n'avois pas encore huit ans.

Je restai donc abandonné aux soins de ma mere, qui n'en prenoit pas beaucoup. Elle me laissoit courir les rues du matin au soir sans s'embarasser de ce que je fesois. Les autres enfants de mon âge n'avoient pas la liberté de sortir quand il le vouloient. C'étoit donc moi qui les alloit voir. Leurs parents s'étoient acoutumés à mes visites et n'y faisoient plus d'attention. Je trouvai par là le moyen à m'introduire à toute heure dans toutes les maisons de la bourgade

Un esprit naturellement porté à l'observation me fesoit remarqué ce qui se passoit dans l'interieure de tous les ménages, et je le raportais fidelement à ma mere, qui prenoit un grand plaisir à mes récits. Il faut même que je l'avoue, c'est à ses sages directions que je dois cet heureux talent de me meler des affaires des autres pour leur avantage plustôt que pour le mien.

J'imaginai un instant que je ferois plaisir à ma mère d'instruire tout le voisinage de ce qui se passoit chez nous. Elle ne recevoit pas une visite et n'avoit point d'entretien quelque particulier qu'il fut, que toute la bourgade n'en fût aussitôt informée. Mais cette publicité assez rude m'assez rude [*sic*] m'avertit, qu'il faloit importer les nouvelles du dehors sans ébruiter celles du dedans.

Bientôt je m'aperçus que dans toutes les maisons l'on se cachoit de moi. J'en fus piqué. Les obstacles qu'on opposoit à ma curiosité ne firent que l'irriter davantage. J'invitai [*sic*] mille moyens pour faire pénétrer mes regards jusque dans l'interieur des chambres et la batiste [*sic*] legère usitée dans la bourgade favorisoit mes manœuvres. Les plafonds n'y sont que de planches assemblées. Je m'introduisois la nuit dans les greniers, je perçois les planches avec une vrille, et j'étois bientôt au fait de tous les secrets d'un ménage. Je les communiquais à ma mere, qui les reveloit à tous les habitants

d'Alazuelos, ou plutôt à chacun en particulier. On se doutait bien que ma mère me devait ses informations et l'on me haïssait tous les jours davantage. Les maisons m'étaient fermées mais les lucarnes m'étaient ouvertes. Tapis dans les gréniers. J'étais au milieu de mes concitoyens sans qu'ils le sussent. Ils m'hébergeaient sans le vouloir. J'habitais leurs maisons malgré eux, à peu près comme les rats. J'avais aussi de commun avec ces animaux l'habitude de m'introduire dans les garde-mangers quand je le pouvais et d'en entamer les provisions.

Lorsque j'eus atteint dix-huit ans ma mère me dit qu'il était temps que je choisisse un état, mais mon choix était fait depuis longtemps, c'était de n'en avoir aucun, de ne rien faire du tout, et de m'attacher, si je le pouvais à la maison de quelque grand seigneur, où je pusse me livrer à la fainéantise, et au plaisir d'exercer quelques malices. Mais il fallait pour la forme passer une couple d'années à l'université. Je partis donc pour Salamanque, et me fis inscrire parmi les étudiants en droit.

Quelle différence entre une grande ville et la bourgade où j'avais vu le jour. Mais aussi que des nouveaux obstacles. Les maisons avaient plusieurs étages. Elles étaient exactement fermées pendant la nuit, et, comme [pour] me piquer d'avantage, les habitants de[s] seconds et troisièmes étages laissaient la nuit leurs fenêtres ouvertes pour respirer le frais. Je vis au premier coup d'œil que seul je ne pouvais rien faire, et qu'il fallait m'associer des amis dignes de seconder mes entreprises.

Je me mis donc à suivre mon cours de droit et cependant j'étudiais le caractère de mes camarades, afin de ne pas placer légèrement ma confiance. Enfin j'en trouvai quatre qui me parurent avoir les qualités requises, et je commençai à roder les nuits avec eux, faisant un peu de tapage dans les rues. Lorsque je les crus assez préparés je leur dis " Mes amis n'admirez-vous pas l'audace des bourgeois de Salamanque qui laissent leurs fenêtres ouvertes pendant des nuits entières. Et quoi parce qu'ils sont élevés de vingt pieds au-dessus de nos têtes. Se croient-ils le droit de braver les étudiants. Leur sommeil nous est injurieux, leur tranquillité m'inquiète. J'ai résolu d'abord de savoir ce qui se passait chez eux et ensuite de leur montrer ce que nous savons faire. " Ce discours fut applaudi, mais on ne savait pas encore où j'en voulais venir. Alors je m'expliquai plus clairement. " Mes chers amis /:leur dis-je:/ d'abord il faut avoir une échelle très légère, longue de quinze pieds seulement. Trois de vous envelopper de leurs manteaux, la porteront facilement, et auront seulement l'air de marcher à la file, sur tout s'ils ont soin de se tenir dans le côté de la rue le moins éclairé, il est entendu qu'ils tiendront l'échelle du côté du mur. Lorsque nous voudrons faire usage de l'échelle. Nous l'appuyons contre une fenêtre, et tandis que l'un de nous s'élèvera à la hauteur de l'appartement qu'il voudra observer, les autres se tiendront à une certaine distance pour veiller à la sûreté commune. Lorsque nous aurons des nouvelles de ce qui se passe au-dessus de rez-de-chaussée, nous verrons ce qu'il y aura à faire. " Le projet fut agréé, je fis construire une échelle légère et pourtant solide. Dès qu'elle fut achevée on songea à l'employer. Je choisissais une maison d'assez bonne apparence dont la fenêtre n'était pas trop haute. J'appliquai mon échelle, et je m'élevais de manière à ce que ma tête seule pouvait être vue dans l'intérieur de la chambre.

La lune y donnait en plein néanmoins dans le premier instant je n'y pus rien distinguer, mais ensuite je vis un homme dans son lit qui me fixait avec des yeux hagards. La frayeur semblait lui avoir ôté l'usage de la parole. Cependant il le retrouva et me dit " Tête effroyable et sanglante cesse de me pours[u]ivre et de me reprocher un crime involontaire... "

Comme Don Roque en était à cet endroit de sa narration il me parut que le soleil baissait beaucoup, je n'avais pas pris ma montre, je m'adressai donc au narrateur et lui demandai l'heure qu'il pouvait être ? Cette question assez simple parut l'offenser " Seigneur Don Lope Soarez /:me dit-il avec un peu d'humeur:/ lorsqu'un galant homme a l'honneur de vous raconter son histoire, l'interrompre à l'endroit le plus intéressant pour lui demander l'heure qu'il est, c'est presque lui faire entendre : qu'il est ce qu'en espagnol on appelle *Pesado* c'est à dire ennuyeux. Je ne pense pas qu'on puisse me faire une inculpation pareille et dans cette conviction je reprends la suite de mon histoire. "

SUITE DE L'HISTOIRE DE DON ROQUE BUSQUEROS.

Voyant qu'on me prenoit pour une tête éfroyable et sanglante, je donnai à mes traits une expression propre à inspirer l'épouvante, ou pour m'exprimer en termes plus vulgaires, je fis une afeuse grimace. Mon homme n'y put tenir, il sauta de son lit et s'élança hors de la chambre. Mais il n'étoit pas seul dans ce lit. Une jeune femme s'éveilla, sortit de sa couverture, deux bras très ronds, et les étendit par dessus sa tête, comme l'on fait lorsqu'on sort d'un profond someil. La jeune Dame m'aperçut, et ne parut pas surprise de cette apparition. Elle se leva et ferma aux véroux la porte par la quelle son mari étoit sorti. Puis elle me fit signe d'entrer. Mon echelle étoit un peu courte. Je m'aidai de quelque ornement d'architecture, j'y posai un pied et je m'elancai dans l'appartement. La Dame m'ayant considéré de près, parut s'apercevoir de quelque erreur, et je compris que je n'étois pas l'homme qu'elle atendoit. Cependant elle me fit assoir et passa un jupon.

Ensuite la dame revint me trouver, prit une chaise à quelques pas de moi, et me dit " Monsieur j'atendois un parent qui vient quelquefois m'entretenir d'affaires de famille. Et vous jugez bien que s'il entre par la fenetre, il en a des motifs sufisants. Quand à vous Monsieur je n'ai pas l'honneur de vous connoitre, et je ne sais pourquoi vous venez chez moi, à une heure qui n'est point celle des visites ? "

Je lui répondis " Madame ! Mon intention n'étoit point de venir chez vous, mais seulement d'élever ma tête jusqu'à la hauteur de votre chambre pour savoir ce qui s'y passe. " Alors je pris occasion d'instruire la jeune dame, de mes goûts des occupations de ma jeunesse et de la liaison, que j'avois formée avec quatre jeunes gens, qui devoient seconder mes entreprises.

La dame parut faire beaucoup d'attention à mes parolles puis elle me dit " Monsieur, ce que vous venez de m'apprendre vous rend toute mon estime. Vous avez bien raison. Rien au monde n'est plus agréable que de savoir ce qui se passe chez les autres, et je toujours pensai [*sic*] la dessus comme vous. Il m'est impossible de vous garder ici plus long-tems, mais nous [nous] reverons.

— Madame /:lui dis-je:/ avant que vous fussiez eveillée, vôtre époux avoit fait à mon visage l'honneur de le prendre pour une tête éfroyable et sanglante, qui venoit lui reprocher un crime involontaire. Veuillez bien m'informer de toutes ces circonstances.

— J'approuve cette curiosité /:dit la Dame:/ Rendez vous demain à cinq heures du soir au jardin public avec une de mes amies. Pour ce soir Adieu. " La Dame me reconduisit jusqu'à sa fenetre avec beaucoup de politesse. Je descendis l'echelle, j'allai joindre mes compagnons, et leur racontai ce qui s'étoit passé. Le lendemain j'étois au jardin public à cinq heures précises

Comme Busqueros en étoit a cet endroit de sa narration je jetai les yeux sur le soleil et je vis que l'extrémité de son disque touchoit presque à l'horisont. Je m'adressai donc au narrateur du ton le plus humble et lui dis " Seigneur je puis vous assurer qu'une affaire tres importante exige que je vous quite, il vous sera tres facile de reprendre la suite de votre histoire. La premiere foix que vous me ferez l'honneur de diner chez moi. "

Busqueros prit l'air le plus serieux et me dit " Seigneur don Lope Soarez, il me devient évidant que vôtre intention est de m'ofenser. Si cela est, vous ferez mieux de me dire que vous me regardez comme un inprudant [*sic*] bavard et un ennuyeux. Mais non Seigneur Don Lope, je ne puis me persuader que ce soit la vôtre façon de penser à mon égard, et je reprends la suite de mon récit. "

Je trouvai au jardin public la dame en question avec une de ses amies, personne grande et bien faite, a peu près de même âge qu'elle. Nous primes place sur un banc et la dame voulant que je fisse avec elle une connoissance plus particuliere, commença en ces termes l'histoire de sa vie

#### HISTOIRE DE FRASQUETA SALERO.

Je suis la fille cadete d'un brave officier, qui, par ses services avoit mérité qu'à sa mort toute sa paye fut conservée à sa veuve à titre de pension. Ma mere qui étoit née a Salamanque s'y retira avec ma sœur ainée appelée Ursule, et moi, qu'on appelloit Frasqueta. Ma mere possédoit une maison dans

un...

Comme Busqueros en étoit là de sa narration, je m'aperçus que le disque du soleil touchoit réellement à l'horisont, et cette histoire de Frasqueta qui començoit à sa naissance, m'avoit déjà donné une impatience extrême. J'interrompis donc le narrateur et je le conjurai de renvoyer son histoire au lendemain. Busqueros me répondit avec son insolence acoutumée. Alors je me sentis surmonter par la colere et je lui dis " Détestable Busqueros arrache moi donc des jours que tu remplis d'amertumes, ou bien defends les tiens. " En même tems je tirai mon épée, et je l'obligeai d'en faire autant.

Comme mon pere n'avoit jamais permis que je touchasse un fleuret. Je fus assez embarrassé de mon épée. J'en fis d'abord une espece de moulinet, qui parut etonner mon adversaire. Mais ensuite il fit je ne sais quelle feinte et me perça le bras. Sa pointe me fit même une blessure à l'épaule ; je fus en un instant baigné dans mon sang. Mais ce qu'il y avoit de plus désésperant, c'est que je manquois à mon rendez vous. Et qu'il me devenoit impossible de savoir les choses dont Inez vouloit que je fusse informé.

## VINGT NEUVIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure acoutumée et le Boemien voyant que nous désirions tous savoir la suite de son histoire reprit en ces termes le fil de son récit.

### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN.

Vous m'avez laissé au chevet du jeune Soarez, qui ne put s'empecher de donner les marques d'une extrême indignation en me racontant toutes les importunités de Busqueros. Il ne pouvoit en parler de sang froid. Il s'échauffoit, ses douleurs augmentoient, et il éprouvoit une sorte d'étouffement. Je voulus qu'il rémit au lendemain la suite de son récit, mais comme il ne pouvoit dormir, il prefera de le continuer et le reprit en ces termes.

### SUITE DE L'HISTOIRE DE LOPE SOAREZ.

Busqueros m'ayant percé le bras me dit qu'il etoit charmé de trouver une nouvelle ocasion de me prouver son dévouément. Il déchira ma chemise banda mon bras me couvrit d'un manteau et me conduisit chez un chirurgien. Celui ci mit le premier apareil sur ma blessure, puis je fis venir ma voiture et j'allai chez moi. Busqueros fit porter un lit dans mon antichambre. J'aurois voulu m'y oposer, mais j'étois totalement découragé. Le lendemain j'eus la fièvre, comme il arrive aux blessés. Busqueros fut toujours officieux, il ne me quita point non plus que les jours suivants. Le quatrieme jour je quittai mon lit portant le bras en écharpe.

Le cinquieme jour je vis arriver l'homme qui m'avoit conduit chez Madame d'Avaloz. Il m'aporta une lettre dont Busqueros s'empara aussitôt. Il y lut ce qui suit.

Inez Moro à Lope Soarez.

J'ai sù que vous vous etiez battu et que vous étiez blessé au bras. L'homme qui devoit vous conduire sous ma fenetre vous a vu de loin. Depuis il s'est toujours informé de vous et j'apprens que vous etes retabli. Il s'agit maintenant de tenter les derniers efforts. Je veux que mon pere vous trouve chez moi. L'entreprise est hasardeuse, mais ma tante d'Avaloz vous protege et me conduit. — Demain il ne seroit plus tems. Confiez vous à l'homme qui vous remettra cette lettre.

" Seigneur Don Lope /:dit alors l'odieux Busqueros:/ Ici vous ne pouvez plus vous passer de moi, ou du moins vous conviendrez, que s'il s'agit d'une entreprise, l'affaire est de mon ressort. Je vous ai

toujours trouvé bien heureux de m'avoir pour ami, mais c'est en des occasions pareilles qu'on doit vous en féliciter. Ah par saint Roc mon patron, si vous m'eussiez laissé raconter l'histoire de Frasueta Salero, vous eussiez vu ce que j'ai fait pour elle et son amant. Mais vous avez interrompu d'une rude maniere. Au surplus je ne m'en plains point puisque le coup d'épée que je vous ai donné m'a fourni des nouvelles occasions de vous prouver mon dévouement.

Aprésent seigneur Don Lope je ne vous demande plus qu'une seule grace, comme une récompense de ce que je fais pour vous jusqu'à present. Ce que je vous demande seigneur Don Lope, c'est de ne vous meler de rien, pas la plus petite question pas le plus petit mot. Laissez vous faire Seigneur Don Lope, laissez vous faire. ”

Après avoir ainsi parlé, Busqueros passa dans une autre chambre avec l'homme de confiance de Mademoiselle Moro. Ils furent long tems à conférer, après quoi Busqueros revint seul, tenant à la main une espece de plan qui figuroit la ruelle des Augustins. “ Voici /:me dit-il:/ le bout de la rue qui va aux Dominicains. La se tiendra l'homme qui sort d'ici avec deux autres dont il répond. Moi je me tiendrai au bout opposé, avec l'élite de mes amis, qui sont aussi les vôtres Seigneur Don Lope — Non non je me trompe, il y en aura ici une couple, mais l'elite se tiendra, vers cette porte de deriere, pour tenir en echech le Santa Maura et ses Napolitains. ”

Je crus que toutes ces explications me donnoient aussi le droit de dire quelques mots et de m'informer de ce que je ferois, moi, pendant ce tems-las. Mais Busqueros m'interrompit d'une air imperieux et me dit “ Pas une question Seigneur Don Lope, pas le plus petit mot. C'est nôtre condition. Si vous l'avez oubliée, je me la rapelle moi. ”

Tout le reste du jour Busqueros ne fit qu'aller et venir. Le soir ce [fut] la même chose. Tantôt la maison voisine étoit trop éclairée, ou bien il y avoit dan la rue des hommes suspectes, ou les signaux convenus n'avoient point encore été aperçus. Quelque fois Busqueros venoit lui même, d'autre fois il m'envoyoit ses rapports par quelqu'un de ses affidés. Enfin il vint me prendre et je me mis en devoir de le suivre. Vous jugez bien que le cœur me battoit. J'étois troublé par l'idée de désobeir à mon pere, mais l'amour l'emportoit sur tous les autres sentiments.

Busqueros en entrant dans la ruelle des Augustins me montra le poste de ses amis d'élite, et il leur donna le mot du guet. “ S'il passoit quelqu'un /:me dit-il:/ mes amis auroient l'air de prendre querelle entre eux, et le passant prendroient bien vite une autre rue. — À présent /:continua-t-il:/ nous y voici. Et voici l'echelle qu'il vous faudra monter, vous voyez qu'elle est bien appuyée contre des pierres à bâtir. Je vais jouer de la guitare sous cette voute, lorsque j'apercevrai le signal je ferai fron avec le dos de la main, alors vous monterez, et quand vous serez à la hauteur du volet, vous fraperez trois coups. ”

Mais qui croira qu'après tous ces plans, et tous ces arrangements, Busqueros se fut trompé de fenetres et meme de maison. C'est la cependant ce qui étoit arrivé, et vous en verrez les suites.

J'avois le bras droit en écharpe cependant au signal de la guitare je montai très bien l'echelle en m'aidant d'un seul bras. Lorsque je fus au haut et voulant fraper contre le volet, il falut bien ne plus m'apuyer que sur les pieds. Ce fut ainsi que je frappai. Un homme ouvrit avec violence poussant le volet contre moi. Je perdis l'équilibre, et tombai du haut de l'echelle, sur les pieres à bâtir. Je me cassai en deux endroits le bras que j'avois déjà blessé, une jambe engagée dans les echelons fut aussi cassée, l'autre démise, et je m'ecorchai depuis la nuque jusqu'aux hanches. L'homme qui avoit ouvert le volet, et qui sans doute vouloit me faire perir, me cria “ Est tu mort ? ” Je craignis qu'il ne vint m'achever, et je répondis “ Oui je suis mort. ”

Ensuite le même homme me cria “ Y a-t-il un purgatoire ? ” Comme je souffrois des maux afreux, je répondis “ Sans doute il y a un purgatoire et j'y suis déjà. ” Ensuite je crois que je m'évanouïs.

Ici j'interrompis Soarez et je lui demandai s'il y avoit de l'orage ce soir la ? “ Sans doute /:me répondit-il:/ des tonnerres et des éclaires, c'est la peut être ce qui a fait que Busqueros s'est trompé de maison.

— Ah /:m'ecriai-je:/ Pauvre seigneur Don Lope il n'en faut pas douter, la maison où vous etes monté étoit celle du chevalier de Toledé. Nous y atendions l'ame du chevalier de Aguilar, qui venoit d'être tué en duel. Quand vous avez frapé contre le volet, nous vous avons pris pour un habitant de

l'autre monde, et voila pourquoi nous vous avons demandé des nouvelles du Purgatoire... ” Lope Soarez n'entendit point les parolles que je lui adressois. Fatigué du long récit qu'il m'avoit fait il s'étoit endormis d'un profond sommeil. Le jour començoit à poindre, j'éveillai le domestique du malade et je courus chercher des mules de louage. J'en aretai deux et me rendis en hâte au couvent de[s] Camaldules. Je trouvai le chevalier de Toledé prosterné devant une image. Je me prosternai à côté du chevalier, je m'approchai de son oreille, et je lui fis en peu de mots l'histoire de Soarez. Mon récit parut d'abord ne produire aucun effet. Mais bientôt je revis sur le visage du chevalier l'expression de gaité qui lui étoit ordinaire. Il s'approcha de mon oreille et me dit “ Mon cher Avarito crois tu que la femme de l'Oydor Uszariz me soit restée fidele.

— Bravo /:lui repondis-je:/ mais ne scandalisons pas ces bons hermites faites votre priere comme de coutume, moi je vais anoncer, que nous avons finie le tems de nôtre retraite. ” Le superieur ayant su que le dessein du Chevalier étoit de rentrer dans le monde, n'en louoit pas moins sa pieté, et nous donna sa benédiction.

Dès que nous fûmes hors du couvent le chevalier reprit toute sa gaité. Je lui parlai de Busqueros il me dit qu'il le connoissoit, que c'étoit un gentilhomme attaché au duc d'Arcos, et qu'il passoit dans tout Madrid, pour un homme insupportable.

Comme le Boemien en étoit à cet endroit de sa narration, on vint l'apeler pour les interets de la horde. Rebecce souffrit impatiemment cet interruption et pria le vieux chef de ne point laisser Soarez dans son lit, ou du moins de la rassurer sur sa destinée future en lui aprenant, s'il avoit enfin épousé la belle Inez qui lui coutoit déjà tant de membres. Le chef Boemien se refusa à contenter sa curiosité et la pria de prendre patience jusqu'au lendemain.

### TRENTIEME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure acoutumée, et le chef Boemien voyant qu'on désiroit savoir la fin de l'histoire de Soarez, reprit en ces termes le fil de sa narration.

#### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN.

Le chevalier de Toledé entierement rassuré sur le compte de son revenant ne songeoit plus qu'à révoir Madame Uszaritz. Nous réprimés donc en hâte le chemin de Madrid. Le petit mendiant dont j'avois pris la place au près de Soarez, revint avec nous et je l'envoyai aussitôt auprès du jeune malade. Je réconduisis le chevalier jusque chez lui, et je le remis entre les mains de ses gens qui furent charmés de le révoir. Ensuite je me rendis au portail de Saint Roc, où je rassemblai ma petite troupe. Une députation se rendit auprès de la marchande, notre pourvoyeuse ordinaire. Elle en rapporta des saucisses et des chataignes que nous mangeames gaiment, en nous félicitant d'être rendus les uns aux autres. Nous avions achevé ce leger repas et nous faisons un leger repas, lorsqu'un homme s'arreta devant nous avec l'air de nous considerer atentivement, et de vouloir faire un choix. Cette figure ne m'étoit pas inconnue. Je l'avois vu passer et repasser presque tous les jours d'un air empressé. J'imaginai que ce pouvoit être Busqueros. J'allai à lui, et lui demandai, s'il n'étoit pas cet ami sage et prudent, dont les avis étoient si utiles à Lope Soarez ?

“ C'est moi même /:répondit l'original:/ Et j'eusse fait réussir son mariage sans la nuit et les éclairs, qui m'on[t] fait prendre la maison du chevalier de Toledé pour celle du Banquier Moro. Mais patience. Le Duc de Santa Maura n'est pas encore l'époux de la belle Inez et ne le sera jamais, ou je ne m'apelle pas Don Roque. A ça mon petit je m'étois arreté devant ce portique, pour choisir parmi vous autres un garçon intelligent qui fit mes commissions, et puisque tu est au fait de cette affaire, c'est toi que je prens à mon service. Rens graces au ciel de ce qu'il t'ouvre ainsi le chemin de la fortune. Dans les commencements celle que tu vas faire ne te paroitra pas brillante. Car je ne te

donnerai pas de gages ni ne t'habillerai. Et pour ce qui est de ta nourriture, si je m'en occupais le moins du monde je croirois faire une injure à la providence qui donne la pature aux petits du corbeau, aussi bien qu'aux aiglons superbes.

— En ce cas là Seigneur Busqueros /:lui répondis-je:/ je ne v[o]is pas clairement l'avantage que j'aurai d'être à votre service, et de faire vos commissions.

— Les avantages /:reprit l'original:/ consistent précisément dans le nombre prodigieux de commissions dont je te chargerois tous les jours et qui t'introduiront dans l'entichambre de gens considérables, qui pourront un jour être très [*sic*] protecteurs, au reste je ne te defens pas de mandier dans l'intervalle d'une commission à l'autre. Ainsi rends grâces au ciel de ta bonne fortune, et suis moi jusqu'à la boutique du Barbier, où je me reposerai un instant en causant avec toi. ” Lorsque nous fumes chez le barbier, Busqueros commença en ces termes la longue suite des ordres qu'il avoit à me donner “ Mon ami, j'ai vu qu'en quittant les cartes, tu metois dans ta poche quelques demi-reales. Prends deux de ces pieces et vas acheter une bouteille d'une painte. Tu la portera chez le Philippe Tintero dans la rue de Toledé ; tu lui diras que don Busqueros, lui demande de l'encre pour un Poète de ses amis. Lorsqu'il aura rempli ta bouteille, tu iras à la place de la Cevada, chez l'epicier du coin. Tu monteras au grenier, ou tu trouveras Don Ranuce Agudez, que tu pouras reconnoître, à ce qu'il aura un bas noir, et un blanc, une pantoufle rouge et une verte, peut être même sa culote sur sa tête en place de bonnet. Tu lui donneras la b[o]uteille d'encre et tu lui recomenderas de ma part la satire contre les grands qui se mégalient. Elle doit être en Espagnol et en Italien. De là tu retourneras à la rue de Toledé, tu entreras dans la maison à coté de celle de Tintero, qui n'en est séparée que par la ruelle. Tu veras si les locataires y sont encore et s'ils ne font point mine de déménager. Car j'ai loué cette maison et j'y place une parente qui peut être tirera Don Tintero de son éternel encier. Ensuite tu passeras chez le Banquier Moro. Tu monteras *au quatro principal* c'est à dire au grand appartement. La tu demanderas le valet de chambre du Duc de Santa Marca [*sic*], tu lui remetras ce papier qui contient un neud de ruban. Ensuite tu iras à la croix de Malte. Tu veras si l'on y prepare des chambres pour Gaspard Soarez Négociant de Cadiz. De là tu te rendras au plus vite chez...

— Misericorde /:m'ecriai-je:/ Seigneur Busqueros, songez donc que vous m'avez donné des commissions pour toute une semaine. Ne metez pas toute de suite mon zèle et mes jambes à de si rudes épreuves.

— A la bonne heure /:dit Busqueros:/ j'avois bien encore quelques ordres à te donner, ce sera pour demain. À propos : Si l'on te demande chez le Duc de Santa Maura qui tu es ? tu répondras que tu fais les commissions à l'hôtel d'Avila

— Mais Seigneur Busqueros /:lui dis-je:/ n'y auroit[-il] pas quelque inconvénient à se prévaloir des noms illustres, sans y être autorisé ?

— Sans doute /:répondit mon nouveau patron:/ sans doute tu risques d'être étrillé, mais il n'y a pas des bénéfices sans charges, et les avantages que je t'offre peuvent compenser quelques inconvénients. Allons, allons mon ami, ne pers pas à raisonner [*sic*], et marche. ”

Peut être aurois-je refusé l'honneur de servir Don Busqueros, si ma curiosité n'avoit été fortement excitée par ce qu'il avoit dit au sujet de mon pere et de sa parente qui devoit le tirer de son encier. Je désirois aussi savoir comment il s'y prendroit pour empêcher Sant Maura d'épouser la belle Inez. J'allai donc acheter une bouteille et je dirigeai mes pas vers la rue de Toledé. Lorsque je fus devant la maison de mon pere il me prit un tremblement dans tous les membres et je ne pus prendre sur moi d'entrer. Mon pere parut sur le balcon, et me voyant une bouteille à la main, il me fit signe d'entrer. J'entrai donc mais à mesure que je montais l'escalier, le cœur me batoit toujours plus fort. Enfin j'ouvris la porte, et je me trouvai vis-à-vis de mon pere. Je fus au moment de me jeter à ses genoux. Mon bon ange m'en empêcha sans doute, car déjà mon air ému excitoit sa défiance, et sembloit alarmer sa tranquillité. Il prit la bouteille la remplit d'encre sans demander même pour qui s'étoit, et m'ouvrit la porte d'un air qui m'avertissoit de ne pas m'arrêter plus long tems. Je jetai encore un coup d'œil sur l'armoire d'où je m'étois précipité dans l'encre. Je vis le pilon dont ma tante s'étoit servi pour briser le vase et sauver mes jours. Mon émotion étoit au comble, je pris la main de mon pere et la baisai. Il en fut fort éfrayé, me poussa hors de la porte et la ferma sur moi.



Busqueros m'avoit ordonné de porter la bouteille chez le poète Agudez et puis de revenir a la rue de Toleda, voir ce que fesoient les voisins de mon pere. Je crus qu'il m'etoit permis d'intervertir l'ordre de ses commissions. J'allai d'abord chez le[s] voisins de mon pere, je vis qu'ils démenageoient et je me promis bien de surveiller la conduite des futurs locataires. Ensuite j'allai à la place de la Cévada ou je trouvai bientôt la maison de l'épicier, mais il ne me fut pas aussi facile d'arriver jusqu'au poète. Je m'égarai au milieu des thuiles, des ardoises et des goutieres. Enfin je me trouvai vis à vis d'une lucarne, où je vis une figure plus grotesque encore que, Busqueros ne me l'avoit dépeinte. Agudez paroissoit rempli de quelque inspiration divine, et dès qu'il m'eut aperçu il m'adressa ces vers.

Mortel qui viens fouler dans ta route éthérée  
Le carmin de la thuile, et l'ardoise azurée  
Sur ces fait[e]s aigus, près d'un ciel de saphirs  
Arrives tu porté sur l'aile des Zéphirs ?  
Parle que me veux tu.

Je lui répondis.

Je suis un pauvre cancre  
Qui vous cherche Augudez [*sic*], et vous porte de l'encre.

Le Poète réprit

Donne cette liqueur  
Qui d'un acier dissout emprunte sa couleur  
Et la galle mêlée à l'onde d'hypocrene  
Epanchera ma verve en longs ruisseaux d'ebene.

— Monsieur Agudez /:lui dis-je alors:/ voila une description de l'encre qui fesoit [*sic*] grand plaisir au Seigneur Tintero, auteur de celle que je vous aporte, mais dites moi s'il ne vous seroit pas possible de parler en prose, qui est un langage au quel je me suis acoutumé.

— Et moi mon ami je ne m'y acoutumerai jamais. J'évite même le commerce des humains, a cause de leur langage plat et rempant. Si je veux faire des bonnes vers que long tems [*sic*] à l'avance je n'entretiene mon ame que de pensees poétiques, et que je ne m'adresse à moi même que des parolles harmonieuses. Si elles ne le sont pas assez par elles memes elles le devienent par la maniere dont je les réunis pour en faire comme la musique de l'ésprit. C'est par cet artifice que je suis parvenu à creer un genre de poësie tout nouveau ; jusqu'à present le langage de la poësie étoit borné à un certain nombre d'expressions qu'on appelloit poétiques. Mais moi j'y fais entrer tous les mots de la langue dans les vers que [je] viens de faire j'ai employé thuile, ardoise, noix de Galle.

— Je conçois /:lui dis-je:/ que vous employez tous les mots que vous voulez, sans qu'on puisse vous en empecher, mais je voudrois savoir si vos vers en sont meilleurs.

— Mes vers /:dit le poète:/ sont aussi bons que des vers puissent être, et il sont d'un usage plus général. J'ai fait de la poësie comme un instrument universel surtout de la poësie descriptive, que j'ai pour ainsi dire créé, et qui me sert a decrire des choses qui d'ailleurs n'en valent guere la peine.

— Décrivez /:lui dis-je:/ Monsieur Agudez, décrivez tout à votre aise, mais dites moi si vous avez achevé certaine Satyre promise à Don Busqueros.

— Je ne fais point des Satyres par le beau tems /:répondit le poète:/ Quand tu auras vu quelques journées d'orages de pluye de tems couvert et mélancolique. Alors vien chercher la Satyre

Le deuil de la nature acablant mes esprits  
S'empare de mon ame et passe en mes écrits<sup>11</sup>  
Moi même je me hais et vois en mon semblable  
De travers odieux l'ensemble méprisable  
Lors chargeant mon peinceau d'une sombre couleur  
Je peins les traits du vice<sup>12</sup> en toute sa laideur

---

<sup>11</sup> Ces deux vers sont aut.

<sup>12</sup> *Surch. aut.* : vice [*sic*]

Mais si le blond Phébus du haut de sa carriere  
Verse sur nôtre éthère des torrents de lumiere  
Du rythme ma pensée a reconnu le Dieu  
Elle quitte la terre, et vole vers les cieus

La dernière rime /:ajouta le poète:/ n'est pas trop bonne, mais elle peut passer dans un impromptu.

— Je vous assure /:lui dis-je:/ que je n'y ai trouvé aucun inconvenient. Au surplus je suis instruit. Je dirai à Don Busqueros que vous ne faites des Satyres que par la pluye. Mais lorsque je viendrai chercher la votre, par où dois-je passer pour entrer chez vous, car j'ai monté le seul escalier qu'il y ait dans la maison.

— Mon ami /:dit le poète:/ il y a au fond de la cour une échelle qui sert à monter dans un grenier, où un muletier du voisinage met sa provision de paille et d'orge. C'est par là qu'on arrive chez moi, lors du moins que le grenier n'est pas trop plein. Car ces jours là on n'entre pas du tout et l'on apporte mon dîné par la lucarne où tu me vois.

— Vous devez /:lui dis-je:/ vous trouver bien malheureux dans un pareil logement

— Moi malheureux /:dit le poète:/ Je pourrais être malheureux, lorsque mes vers font les délices de la cour et de la ville, et qu'on n'y parle pas d'autre chose.

— Je crois pourtant /:lui dis-je:/ que chacun y parle aussi de ses affaires.

— Cela va sans dire /:réprit le poète:/ mais outre que me[s] po[é]sies forment le fond de toutes les conversations, on y revient sans cesse en citant quelqu'un de mes vers qui deviennent proverbes en naissant. Tu vois d'ici la boutique du libraire Morent [*sic*] le monde qui entre, c'est pour acheter mes ouvrages.

— Grand bien vous fasse /:dis-je au poète:/ mais je pense, que les jours, où vous faites des Satyres, il ne fait pas trop sec chez vous.

— Quand il pleut d'un côté /:réprit-il:/ je passe de l'autre, et souvent je ne m'en aperçois pas. Mais laisse moi, car ta prose m'importune ”

Je quittai le poète et me rendis chez le Moro, Banquier, je montai au grand appartement et demandai le valet de chambre du Duc de Santa Maura. Je ne pus d'abord parler qu'à un garçon de mon espece qui serv[a]it les serviteurs des serviteurs. Il me fit parler à un laquais, qui me fit parler au valet de chambre, et bientôt à près je fus à ma grande surprise introduit chez le duc, qui étoit à sa toilette. Je l'aperçus à travers un nuque [*sic*] de poudre, il se regardoit au miroir et avoit devant lui des neuds de rubans de différentes couleurs. Il m'adressa la parole d'un ton de voix assez rude et me dit “ Petit garçon tu vas avoir le fouet, ou tu me diras d'où tu viens, et qui t'a donné le papier que tu as apporté. ” Je me fis un peu pressé. Enfin j'avouai que je fesois les commissions à l'hôtel d'Avila et que j'y mangeois avec les marmitons. Le Duc jeta à son valet de chambre un coup d'œil significatif et puis il me renvoya en me donnant quelque monoye

Il ne me restoit plus qu'à passer à la croix de Malte. Soares le pere étoit arrivé et demandoit des nouvelles de son fils. On lui dit qu'il s'étoit batu avec un gentilhomme, avec le quel il avoit dîné tous les jours, qu'ensuite ce gentilhomme étoit venu demeurer chez lui, lui avoit fait faire la connoissance de femmes suspectes, et que l'une d'elles l'avoit fait jeter par les fenestres de sa maison. Ces nouvelles moitié vraies, et moitié fausses, furent autant de coup de poignards pour Soares qui s'enferma chez lui, et ordonna qu'on ne laissa entrer qui que ce fut. Les chefs des maisons qui correspondoient avec lui voulurent offrir leurs services mais on ne les reçut point.

J'allai trouver Busqueros qui m'avoit donné rendez-vous dans une boutique de Bevands vis à vis du barbier. Je lui rendis compte des commissions. Il me demanda comment j'avois été instruit des aventures de Soares ? Je lui dis qu'il me les avoit conté lui même et je l'informai de tout ce qui concernoit la famille de Soares et sa rivalité avec la maison Moro. Busqueros ne savoit tout cela que confusément, il m'écoula avec attention et me dit “ Il faut faire un nouveau plan, qui soit partagé en deux actions bien distinctes. D'abord il faut brouiller Santa Maura avec le[s] Moro, puis reconcilier ceux ci avec les Soares.

Quant à la première partie de mon plan l'exécution en est déjà fort avancée. Mais avant de l'expliquer je dois vous instruire de quelques circonstances relatives à la maison d'Avila.

Le Duc actuel a été dans sa jeunesse l'homme le plus brillant de la cour, honoré de la faveur de son maître et même de sa familiarité. Il est rare que la jeunesse ne s'enorgueillisse des avantages qu'elle peut avoir et le Duc étoit loin [*sic*], une exception à la règle commune. Il sembloit se croire fort au dessus des grands ses égaux, et forma le projet de s'allier à la maison de son maître. ”

Ici Busqueros s'interrompit lui même et me dit “ Petit miserable comment se fait il que je daigne te parler de choses qui doivent être éternellement ignorées dans la classe abject où tu es né, et qui jusqu'à présent ne sont connues que d'un très petit nombre de gentilshommes.

— Mon cher maître /:lui dis-je:/ j'ignorois qu'il falut faire des preuves pour être admis à l'honneur de votre confiance, mais sans recourir à mon arbre généalogique je vous prouverai aisément que j'ai récus l'éducation qu'on donne aux jeunes gens les mieux nés, vous en pouvez conclure que si je suis réduit à mandier, on en peut acuser la fortune plutôt que ma naissance.

— A la bonne heure /:dit Busqueros:/ aussi bien, ton langage n'est pas celui du peuple. Mais dis moi donc qui tu es, allons dit moi tout de suite ”

— Je ne veux plus rien savoir [*sic*] /:dit Busqueros:/ ni rien avoir à démêler avec le tribunal dont tu parles. Alons je vais te confier tout ce que je sais sur la maison d'Avilla. Ayant des secrets pour ton compte tu [s]auras garder les miens.

L'heureux d'Avilla, fier de sa fortune et de sa faveur, aspira donc à s'allier à son maître. L'infante Béatrice se distinguoit alors entre ses sœurs par des manières aimables et par un doux regard, qui annonçoit une grande disposition à la tendresse. D'Avila eut le crédit de placer auprès d'elle une parente dont il dispoit absolument. Le projet téméraire du jeune courtisan, étoit certainement de faire un mariage secret, et d'attendre un moment de haute faveur pour le faire reconnoître. On ignore jusqu'à quel point d'Avila réussit. Pendant deux ans, son secret fut parfaitement gardé et il employa ce temps à tâcher de renverser Olivarez. Il n'y put parvenir, ce fut au contraire le ministre qui pénétra en partie du moins les mystères de sa conduite. D'Avila fut arrêté, mis au château de Segovie, et bientôt après exilé. On lui offrit sa grâce, s'il vouloit faire un mariage quelconque. Il s'y refusa. On en conclut, qu'il étoit marié avec l'infante, on songeoit à arrêter la grande gouvernante parente d'Avilla, mais on craignoit de faire un éclat, qui terniroit jusqu'à un certain point l'honneur de la maison royale.

L'infante mourut d'une maladie de langueur. On revint à des nouvelles propositions. D'Avila pour finir son exil se décida à épouser une jeune de Icaz nièce du duc d'Olivares. Il en eut une fille qu'il osa appeler Béatrice, ce qui rapelloit un peu trop son aventure avec l'infante, mais cette audace flatoit son ambition. Quelque fois même il sembloit craindre que cette aventure ne fut oubliée. Don Louis de Haro, successeur du duc Olivares en vint à croire qu'il y avoit eu un mariage secret et même des fruits de cette union. On fit des démarches pour le découvrir. Elles furent inutiles

La Duchesse d'Avila mourut. Le duc mit sa fille dans un couvent de Brusselle, où elle fût confiée aux soins de sa tante la Duchesse de Beaufort. Son éducation fut très particulière et faite pour notre sexe plutôt que pour le sien

Béatrice est de retour depuis six mois, elle est parfaitement belle, mais fière et paroît avoir beaucoup d'éloignement pour le mariage. Elle soutient, qu'une héritière, n'est point obligée de se donner un maître, et qu'elle a le droit de vivre indépendante. Son père la confirme dans ces sentiments. Les vieux courtisans qui se rappellent d'anciennes histoires, reviennent à croire que le Duc a été marié avec l'infante qu'il en a eû un fils, et qu'il espère le faire reconnoître. Chacun cependant garde sur ce sujet un silence prudent. Si j'en suis informé, c'est que j'ai certaines relations avec l'intérieur de cette famille.

Ce qu'il y a de très sûr, c'est que la Duchesse Béatrice de Avila ne se mariera point. D'ailleurs elle est d'une fierté dont on n'eut jamais d'exemple, et je crois que personne en Espagne n'oseroit prétendre à sa main. Cependant je compte sur l'amour propre excessif de Santa Maura, et j'espère lui persuader que la D'Avila est amoureuse de lui.<sup>13</sup>

---

<sup>13</sup> Note aut. : Le peuple en Espagne a l'habitude de désigner les grandes dames simplement par leur nom. On dit *la de Alba, la de Santa Cruz*.

Voici quelle a été ma première manœuvre. Vous savez que la mode regnante pour les femmes, consiste en gros nœuds de ruban, qu'elles portent sur la tête les bras et le long du corps de jupe. Nos grandes Dames les font venir directement de Paris, de Naples, ou de Florence, et sont très jalouses de ne voir à aucune autre femme, des rubans du même dessin.

Le Duc de Santa Maura devoit être présenté à la cour dimanche dernière, et il le fut effectivement. Le soir il y eût bal à la cour. La figure du Duc est belle, il danse avec grace. Il est étranger, et sur tout à ce titre il fixa l'attention des plus belles dames. Chacune sembloit lui demander un hommage. Le Duc adressa d'abord les siens à la superbe Béatrice, qui n'y répondoit que par les plus froids dédain. Le Duc s'en plaignit à quelques seigneurs de la cour, et se permit de plaisanter sur la fierté des dames Espagnoles.

Dans la soirée un page faisant mine de lui offrir de la limonade, lui glissa un billet qui ne contenoit que ces mots " Note espantas. " *Ne vous découragez pas.* Ce billet n'étoit point signé, mais il renfermoit un bout de ruban verd et lila qui étoit ce jour là, le ruban de Béatrice. Cependant on dit à cette dame, que le seigneur Napolitain, s'étoit plaint de son accueil dédaigneux. Elle eût peur d'être allée jusqu'à la maussaderie, et lui fit quelques prévenances. De lors Santa Maura ne douta plus que le ruban, ne fut la signature du billet. Il retourna chez lui tres content de sa personne, et celle de sa future perdit à ses yeux de son prix bien qu'elle lui eut paru très belle, le jour de son arrivée.

Le lendemain Santa Maura déjeunant avec son futur beau-pere, lui fit des questions sur la duchesse d'Avila. Moro lui dit que cette dame ayant été élevée en Flandres, avoit pris quelque éloignement pour l'Espagne et les Espagnols. C'est ainsi du moins, qu'il expliquoit sa fierté, sans exemple, et la résolution qu'elle anonçoit de ne point se marier. Moro pensoit que la Duchesse Béatrice pouroit se déterminer en faveur de quelque seigneur étranger. L'honete banquier en s'exprimant ainsi, travailloit sans le savoir, à rompre un mariage, qu'il avoit cependant fort à cœur. En effet Santa Maura croyoit avoir des motifs suffisants de penser que Béatrice préféroit les étrangers aux Espagnols.

Dans la même matinée Santa Maura reçut un papier plié comme un billet, mais qui ne renfermoit qu'un bout de ruban, orange et violet. Il alla à l'opéra et vit la duchesse parée de rubans pareils à son échantillon.

Je suppose Monsieur le poliçon /:ajouta Don Busqueros:/ que vous avez assez d'esprit pour avoir deviné le nœud de l'intrigue. Vous jugez bien que j'ai à ma dévotion, la première Camériste [de] la Duchesse et qu'elle me donne tous les matins, l'échantillon du ruban que sa maîtresse doit porter dans la journée. Le billet que vous avez porté aujourd'hui contenoit un ruban, et l'indication d'un rendez vous, à la Tertullia de l'ambassadeur de France. On y fera quelque attention au duc, car il est beaucoup question de lui dans une lettre que Béatrice a reçu ce matin de la Duchesse d'Ossuna fille du vice Roi de Naples. Il est impossible qu'il ne s'engraine quelque conversation entre eux. Et leurs discours ne m'échapperont point. L'ambassadeur de France m'a donné le droit de venir à ses assemblées. A la vérité : je n'y figure pas en première ligne, mais grace au ciel j'ai l'oreille conformée de manière à entendre même ce qu'on dit à l'autre bout de la chambre. En voila assez pour aujourd'hui. Tu dois avoir gagné de l'appétit. Je ne t'empêche pas d'aller chercher un diné. "

J'allai en effet chez le chevalier de Toledé, il comptoit diner avec sa chère Uscaritz. Il renvoya ses gens, et je le servis. Quand les dames furent parties je lui racontai l'intrigue ourdie par Busqueros, pour brouiller Santa Ma[u]ra avec les Moro. Il prit beaucoup de plaisir à m'entendre et promit de nous aider. Un pareil allié nous assuroit le succès.

Le chevalier de Toledé fut des premiers chez l'Ambassadeur de France et lia conversation avec la superbe Béatrice. D'abord elle le traita avec sa hauteur acoutumée. Mais le chevalier avoit une amabilité irresistible. Il falut bien rire avec lui. Alors il raprocha Santa Maura. Béatrice voulut connoître l'homme dont son amie lui avoit fait le portrait. Elle s'anima un peu plus que de coutume, assez même pour qu'on en fit l'observation. Deux seigneurs qui avoient le mot, firent compliment à Santa Maura, sur une conquête aussi difficile. Ce fut le dernier coup, sa tête n'y tint pas. Il se crut déjà l'époux. En rentrant chez lui il calculoit de combien l'héritage entier d'Avila surpassoit la dote d'Inez Moro, et depuis lors il traita toute cette famille avec le mépris le plus marqué.

Le lendemain le Chevalier de Toledé fit venir chez lui Busqueros, qui tint à grand honneur de lui

être présenté. On résolut d'écrire une lettre au nom de Béatrice, et comme elle ne devoit être signée que d'un bout de ruban, on ne se fit aucun scrupule de cette espèce de faux. La lettre étoit tres énigmatique. On ne s'expliquoit qu'à moitié. On faisoit prévoir des difficultés, enfin on donna un rendu vous à la Tertullia du Duc d'Icaz. La reponse de Santa Maura ne manquoit pas d'un certain esprit, et il fut, comme on peut croire, exact au rendez vous. Pour le coup Béatrice avoit répris toute sa fierté et auroit pu déconcerter nos projets. Mais le Chevalier tira Santa Maura à l'écart et lui confia que Béatrice avoit eû avec son pere une violente altercation, parce qu'il vouloit, a toute force lui faire épouser un Espagnol. Depuis ce moment Santa Maura se crut adoré et on lui remarqua un fond de joye dans l'ame, que rien ne pouvoit alterer.

Nous continuames nôtre correspondance avec le crédule Napolitain. Les lettres prétendues de Béatrice devenoient tous les jours plus significatives et bientôt elles firent entrevoir une décision prochaine. Mais on s'étonoit de voir Santa Maura logé dans la Maison Moro. Lui même desiroit rompre et ne savoit comment s'y prendre.

Un jour au lieu de la lettre acoutumée, Santa Maura recut une longue piece de vers intitulée *Satyre contre les grands qui se mésalient*. Elle comme[n]coit ainsi<sup>14</sup>

Insectes qu'a produit la fange du Pactole  
Votre esseim s'elevant dans la sphere d'Eole  
Croit il atteindre aussi la region des cieux  
Et meler son sang vil, au plus pur sang des dieux  
Oubliez vous le sort de ce Roi téméraire  
Qui fit retentir l'air du bruit d'un faux tonnerre  
Salmonée imitant les feux de Jupiter  
De son chariot d'erain s'est vu precipiter.

Je ne m'en rapelle pas davantage. La satyre comme on le voit s'adressoit moins aux grands qui se mésallioient qu'aux riches qui vouloient s'élever par de telles alliances. Cette production n'étoit ni bonne ni mauvaise, comme toutes celles d'Agudez. Ici elle fit l'efet qu'on en atendoit.<sup>15</sup>

Santa Maura trouva plaisant de lire cette Satyre chez les Moro, au dessert toute la société se leva de table et passa dans une autre chambre. Le duc sans perdre de tems en explication fit metre ses chevaux, et s'en alla loger dès le même jour en hôtel garni. Le lendemain toute la ville sut ce qui s'étoit passé. La prétendue Béatrice écrivit une lettre bien plus tendre que les précédentes, et autorisa Santa Maura à faire une demande en forme. Il la fit, et fut refusé par le pere, qui n'en parla même pas à sa fille. Ainsi le Napolitain n'en eut pas la honte et ne fut pas trop fâché d'avoir refusé Inez.

Il ne restoit donc plus qu'à racomoder les Soares avec les Moro. Et voici comment la chose eut lieu. Gaspar Soares irrité contre son fils s'étoit long tems renfermé dans son auberge. Enfin il se décida à sortir pour se distraire et il alloit dans une boutique de bévandes proche de la porte du soleil. Lorsqu'il voyoit à quelque table un groupe de causeurs, il s'assoyoit au près et s'amusoit à les écouter sans se mêler à leur entretien, ce qui d'ailleurs eût été déplacé, vu qu'il n'avoit pas de connoissances à Madrid. Un jour Soares s'assit près de deux hommes dont l'un disoit à l'autre " Je vous soutiens Monsieur que nulle maison de commerce en Espagne, ne peut être comparée à celle des Moro. Et c'est une chose que je sais bien ayant eu sous les yeux leurs livres de doit et avoir depuis l'an 1580. avec les somaires de toutes les affaires qu'ils on faites depuis cent ans.

— Monsieur /:répondit l'autre interlocuteur:/ vous voudrez bien convenir que Cadiz est une place plus importante que Madrid et que le commerce des deux mondes constitua un ordre d'affaires très supérieur, à quelques mouvements d'argent qui se font dans la capitale ; or donc la maison Soares, qui est la première de Cadiz est plus respectable que la maison Moro, qui est la première de Madrid. "

Comme ceci avoit été dit très haut, plusieurs oisifs vinrent se placer à la table des deux causeurs. Et Soares charmé de savoir ce qu'on alloit dire de lui se colla contre le mur, pour mieux entendre, et se

---

<sup>14</sup> La suite est aut.

<sup>15</sup> La suite est de la main du copiste.

trouver moins en regard.

Alors le premier interlocuteur dit en élevant encore la voix “ Monsieur j’ai eu l’honneur de vous dire que j’avois vu les livres des Moro depuis l’an 1580. et je connois aussi l’histoire de Soarez. Inigo, qui à près avoir couru les mers fonda une maison à Cadiz eut en l’année 1602. le front de présenter aux Moro une lettre de change dont il n’avoit pas fait les fonds. Une telle irrégularité pouvoit perdre cette maison naissante. Mais les Moro eurent la générosité d’assoupir toute l’affaire. /:Ici Soarez étoit prêt d’éclater, mais le parleur continua en ces termes:/ Le Soarez vers l’an 1612. et dans les années suivantes, avoient mis en circulation des lingots d’une valeur très inégale, quoiqu’ils fussent tous censés au même titre. Les Moro en firent faire publiquement l’essai, et ils auroient encore pu perdre la maison Soarez, mais ils eurent encore la générosité d’assoupir cette affaire /:Soarez avoit peine à se contreindre cependant le parleur continua en ces termes:/ Enfin Gaspar Soarez qui faisoit le commerce des Philipines sans fonds suffisants trouva le moyen d’y interesser un oncle des Moro qui lui presta un milion. Les Moro ont du faire un proces qui peut être dure encore. ”

Gaspar Soarez n’en pouvoit plus de colere, et sans doute alloit éclater, lorsqu’un homme qu’il ne connoissoit pas du tout s’avança vers le defenseur des Moro et lui dit “ Monsieur je déclare que dans tout ce que vous venez de dire il n’y a pas un mot de vérité. Inigo Soarez adressant sa traite aux Freres Moro, avoit réellement fait les fonds à Anvers. Les Moro n’avo[en]t point le droit de protester avant l’expiration de l’usage, et leur lettre d’excuse subsiste dans les bureaux de Soarez ; où se trouve aussi une seconde lettre d’excuses qui a raport à l’affaire des lingots. Enfin le procès dont vous venez de faire mention sans en avoir la moindre information n’a eu d’autre motif que de forcer les Moro, a reprendre non pas le milion prêté, mais encore deux millions de gain net fait dans la dernière expédition aux Philipines. Monsieur a donc eu raison de vous dire que les Soarez étoient les premiers négociants de l’Espagne. Et il est également incontestable, que vous êtes monsieur du nombre des hableurs qui parlent sans savoir ce qu’ils disent ”

Le Champion des Moro donna des marques d’une lâche confusion, et quitta la boutique. Gaspar Soarez crut qu’il étoit de son devoir de témoigner à son defenseur quelque reconnaissance. Il l’aborda avec l’air de l’empressement et lui proposa une promenade au Prado. Ils y allerent ensemble, s’assirent sur un banc, et Soarez dit à son nouvel ami. “ Monsieur le discours que vous avez tenu à la boutique m’a infiniment obligé, et vous en serez facilement persuadé. Lorsque vous saurez que je suis moi même Gaspar Soarez chef unique de la maison, que vous avez si généreusement defendu contre un lâche calomniateur. J’ai pu juger que vous aviez une grande connoissance du commerce de Cadiz et du mien en particulier. Vous êtes je le vois un négociant consommé, voudriez vous bien me dire votre nom. ”

L’homme à qui parloit Soarez n’étoit autre que Busquéros, qui crut devoir taire son nom et dit qu’il s’apelloit Roque Mararedo.

“ Monsieur Mararedo /:réprit Soarez:/ votre nom ne me paroît pas, si j’ose le dire, très connu dans le commerce, et probablement vous n’avez pas été dans le cas de tenter de speculations proportionnées à vôt talents et vôtre merite. Je vous offre de vous associer à quelques unes des miennes et pour vous convaincre de la sincerité de mes sentiments, je vais vous faire confidence de la situation actuelle de mon ame ainsi que de mes projets. J’ai un fils unique en qui j’avois mis toute mon Espérance. Je l’ai envoyé à Madrid, et en même tems je lui ai récomandé trois choses, de ne point s’appeller Don Soarez mais Soarez tout court, de ne point frequenter de nobles et de ne point tirer l’épée. Et bien le croirez vous. Dans l’auberge mon fils n’est appelé que Don Lope Soarez. Un gentilhomme appelé Busquéros a été sa seule liaison à Madrid. Ensuite il se bata [sic] avec ce Busquéros, et ce qu’il y a de pire c’est qu’il a été jété par les fenestres, ce qui n’étoit jamais arrivé à un Soarez. Je veux punir ce fils ingrat et désobeissant. Et d’abord je veux me marier. C’est un point résolu plustôt aujourd’hui que demain. J’ai à peine quarante ans. On ne peut donc me blâmer de songer au mariage. Tout ce que je demande à ma Future est d’être fille d’un négociant honete et sans tache. Vous connoissez Madrid. Puis-je esperer que vous me guiderez dans cette recherche ?

— Monsieur /:repondit Busquéros:/ Je connois une fille de négociant très honete. Elle vient de refuser la main d’un grand seigneur parce qu’elle est décidée à se marier dans son état. Son pere tres

irrité contre elle, veut qu'elle choisisse un époux dans la semaine, et qu'elle sorte immédiatement de sa maison. Vous dites que vous avez quarante ans, mais vous en paraissez trente. Il faudra voir. Allez au Théâtre de la Cruz voir les deux premiers actes du *Sitio de Grenada*, au troisième je viendrai vous faire réponse. ”

Gaspar Soares alla donc voir le *Sitio de Grenada* et le second acte n'étoit pas encore achevé, qu'il vit arriver son nouvel ami. Celui-ci l'emmena au Théâtre et le fit passer par plusieurs rues et ruelles, de manière à paroître vouloir le dépayser. Soares lui demanda à savoir le nom de la demoiselle, mais son conducteur lui fit entendre que cette question étoit indiscrete, et que la demoiselle étoit très intéressée dans le cas où le mariage ne pu avoir lieu, à ce que toute l'aventure demeura ignorée. Soares en convint. Ils arriverent aux arrières d'une très grande maison. Traverserent une écurie de muls monterent un escalier obscur et entrerent dans une chambre sans meubles éclairée de quelques lampes. Bientôt vinrent deux dames voilées, l'une d'elles dit “ Seigneur Soares n'attribuez point la démarche que je fais à une hardiesse qui n'est point dans mon caractère. J'y suis forcée par la vaine ambition de mon père. Il a voulu me marier à un grand seigneur. Sans doute les grandes dames recevoient [*sic*] une éducation convenable au monde, où elles doivent vivre, mais moi qu'y aurois-je fait ? Son éclat eut sans doute ébloui les foibles lumières de ma raison. Je n'y pouvois trouver le bonheur dans ce monde, ni peut être le salut dans l'autre. Je veux épouser un négociant. Je respecte le nom de Soares et j'ai désiré être connue de vous. ” En disant ces mots la dame ôta son voile. Soares ébloui de sa beauté mit un genou en terre, ôta de son doigt une bague d'un grand prix et la lui présenta sans oser proférer une parole...

En cet instant une porte latérale s'ouvrit avec fracas. Un jeune homme se presenta l'épée à la main, et suivi de valets qui portoient des flambeaux. “ Monsieur Soares /:dit-il:/ est ce là comme on s'y prend pour épouser une fille de la maison Moro.

— Moro ! /:s'écria Soares:/ mais je ne veux [pas] épouser une Moro.

— Sortez ma sœur /:dit alors le jeune homme:/ Et vous Monsieur Soares qui vous adressez aux demoiselles de la Maison Moro, sans vouloir les épouser, je pourrais en toute justice vous faire jeter par la fenêtre ; mais je respecte ma propre Maison. Je vais faire sortir mes gens et puis je vous ferai connoître ma façon de penser. ”

Les gens du jeune Moro sortirent. Alors il dit à Soares. “ Monsieur nous voici trois, et Monsieur Busqueros étant venu avec vous, vous ne pouvez le refuser pour témoin

— Qu'appellez vous Busqueros /:dit Soares:/ Monsieur s'appelle Mararedo.

— Mararedo ou Busqueros /:dit le jeune Moro:/ tirez votre épée, vous êtes à la vérité plus âgé que moi mais étant assez jeune pour vous mettre aux genoux de ma sœur, vous devez l'être aussi pour vous battre. Tirez l'épée ou sautez par la fenêtre. ”

Soares comme on peut le croire aima mieux dégainer, mais comme il n'entendoit pas l'escrime mieux que son fils il eut bientôt le bras percé. Dès que le jeune Moro eut vu couler le sang, il se retira, et Busqueros banda le bras avec un mouchoir. Ensuite il sortit avec M<sup>r</sup> Soares alla chez un chirurgien et le fit penser puis il le ramena à son auberge.

Soares y trouva son fils qu'on avoit apporté sur un brancard. Cet aspect le toucha jusqu'au fond de l'âme, craignant de se trahir il prit le parti de lui faire des reproches “ Lope /:lui dit il:/ Lope je t'avois défendu de fréquenter les Nobles

— Ah Mon père /:répondit celui-ci:/ je n'en ai fréquenté qu'un seul, et c'est celui que je vois avec vous. Encore puis-je vous assurer que ma liaison avec lui étoit forcée

— Au moins /:dit le père Soares:/ ne falloit il pas te battre contre lui. Je t'avois défendu de tirer l'épée

— Monsieur /:dit Busqueros:/ rappelez vous que vous avez le bras percé.

— Je t'aurois tout pardonné /:ajouta le père Soares:/ mais te mettre dans le cas d'être jeté par la fenêtre.

— Monsieur /:dit Busqueros:/ le même inconvenient eut pu vous arriver il y a un quart d'heure ”

La confusion du père étoit extrême, en cet instant on lui remit une lettre ainsi conçue.

Seigneur Gaspar Soares,

Je vous adresse la présente pour vous demander d’humbles excuses au nom de mon fils Stevan Moro, qui vous trouvant avec sa sœur Inez dans la chambre de nôtres valets d’écurie, a cru devoir vous en marquer son ressentiment.

Déjà votre fils Lope Soarez avoit tenté de s’introduire chez [elle] par la fenêtre. Il s’est trompé de maison. Il est tombé du haut de l’échelle et s’est cassé les jambes.

De pareilles tentatives peuvent faire supposer que le dessein de votre maison est de deshonorer la nôtre, et je pourrais vous poursuivre en justice. Mais j’aime mieux vous proposer l’acomodement suivant.

Nous sommes en procès pour deux millions de piastres que vous voulez me faire accepter. Je les accepte en effet, à condition d’en [a]jouter deux autres et d’offrir le tout à votre fils avec la main de ma fille Inez.

Votre fils m’a rendu un service éminent, en détournant ma fille d’épouser un grand seigneur, à qui je la sacrifiois par une coupable vanité.

Seigneur Gaspar Soarez nous sommes toujours puni par où nous avons péché. Votre fils ne pouvoit que nous honorer par sa recherche, et s’il a voulu s’introduire chez elle par la fenêtre, son procédé étoit sans doute la suite de cette haine que vous nous avez vouée depuis un demi-siècle, qui n’est pourtant fondée que sur des erreurs de commis, que nous avons toujours réparées autant qu’il étoit en nous.

Rénoncez Seigneur Gaspar à des sentiments qui ofensent la charité chrétienne. Ils ne peuvent être que nuisibles dans ce monde et dans l’autre.

Agréez pour le beau-père de votre fils celui, qui a l’honneur d’être votre humble serviteur

Moro.

Soarez ayant fait tout haut la lecture de cette lettre se laissa aller sur un fauteuil, et s’abandonna aux sentiments opposés qui sembloient combattre dans son cœur.

Le fils qui démêla l’état de son âme fit un douloureux effort, se jeta à bas de son brancard et vint embrasser ses genoux.

“ Lope ! /:s’écria le père:/ falloit il aimer une Moro ?

— Rappellez vous /:dit Busqueros:/ que vous avez été à ses genoux.

— Je te pardonne /:dit Gaspar:/ ” Le reste de l’histoire n’est pas difficile à deviner. Lope Soarez fut de le même soir transporté chez son futur beau-père, et les soins d’Inez ne contribuèrent pas peu au succès de sa guérison. Gaspar Soarez ne put se guérir entièrement de sa prévention contre les Moro, et retourna à Cadix aussitôt à près le mariage de son fils.